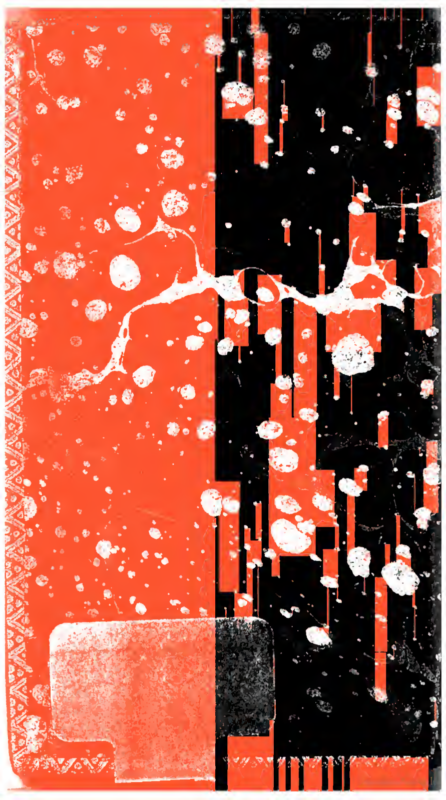
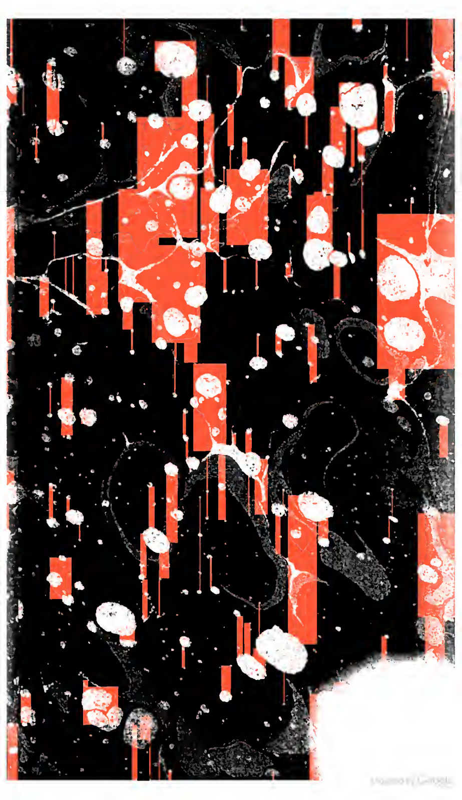






COLLECTION

DES

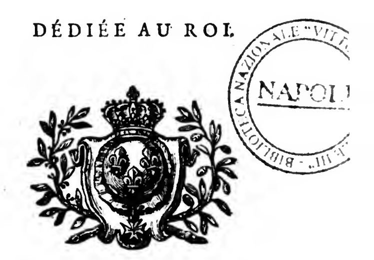
MORALISTES ANCIENS.

COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS,

DÉDIÉE AU ROI.



A PARIS,

Chez Didot l'aîné, Imprimeur du Clergé, en surv. rue Pavée S. A.

Et De Bure l'aîné, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.

PENSÉES MORALES
DE
CONFUCIUS,
RECUEILLIES ET TRADUITES
DU LATIN
PAR M. LEVESQUE.

DE LA PHILOSOPHIE DES CHINOIS.

Tous les peuples connus de la terre, séparés les uns des autres par des montagnes inacceſſibles, par la profondeur des fleuves, par l'abîme des mers ; encore plus divisés par les opinions, par le culte religieux, par l'induſtrie, par les mœurs ; mais réunis par un aveuglement commun, ſemblent être convenus entre eux d'accorder le plus haut degré de gloire à ceux qui leur ont fait éprouver le plus de maux. Des cendres, des ruines, des oſsements blanchis,

l'horrible & vaste solitude, attestent à la postérité les hauts faits des conquérants, & leur assurent les éloges & la vénération des enfants dont ils ont égorgé les peres.

Dans cette folie universelle, les Chinois seuls, conservant des idées justes & l'amour de leur bonheur, ont toujours préféré les hommes qui les éclairent à ceux qui les égorgent. Le nom de Fo-hi est peut-être moins harmonieux que ceux d'Hermès & d'Orphée; mais il est aussi respectable. Ce sage Empereur, qui régnoit au moins deux mille cinq cents ans avant notre ere, sut préférer à toute autre espece d'empire celui de la

raiſon, & ſe fit le précepteur de ſes peuples, qui l'appellent encore le Pere de la ſcience.

Mais l'art d'écrire n'étoit pas encore inventé ; des nœuds ſervoient aux marchands à ſe rendre compte des détails de leur commerce. Comment expliquer la Philoſophie avec des nœuds ? Le moyen qu'employa Fo-hi pour aſsurer à ſes principes quelque durée, n'étoit pas moins inſuffiſant : il traça des lignes, dont il donna ſans doute l'explication ; mais elle fut bientôt oubliée.

Ainſi les connoiſsances à peine ébauchées que Fo-hi voulut tranſmettre à ſes peuples, n'auroient eu

qu'une courte influence sur leur profpérité, s'il ne s'étoit élevé de temps en temps des Princes dignes d'occuper le trône de ce grand homme.

Entre ces Souverains, la poftérité conferve fur-tout avec reconnoifsance la mémoire d'Yao, de Choun & d'You. Il faut, quand on parcourt les hiftoires étrangeres, s'accoutumer à refpecter des noms dont l'oreille eft blefsée.

Le premier de ces Empereurs régnoit deux mille trois cents cinquante-fept ans avant l'ere vulgaire. Ami de l'humanité, il fit confifter fa grandeur dans l'exercice des ver-

tus. Ennemi de l'orgueil des palais, du luxe des habits, des délices de la table, il habitoit une humble maiſon, vivoit comme les citoyens les plus médiocres, étoit vêtu comme eux. Le prince avoit-il beſoin du faſte impérial, quand l'homme étoit ſi bien diſtingué du reſte de la nation par des reſpects qu'il méritoit ?

Il régla le calendrier. Il établit ſept tribunaux qui ſubſiſtent encore. Sage, il ſe fit un devoir d'enſeigner à ſes peuples la ſageſſe.

Mais ce qui diſtingue ſur-tout ſon regne, c'eſt le choix qu'il fit de ſon ſucceſſeur. Il avoit des fils :

ils étoient ſans talents & ſans vertus; mais, nés d'un Souverain, ils croyoient qu'il ne leur falloit rien de plus pour gouverner les peuples.

Le Prince aimoit ſes ſujets; il avoit fait leur bonheur, & vouloit le rendre durable. Il entend parler d'un jeune payſan diſtingué par la pureté de ſes mœurs, par la juſteſse de ſon eſprit, & par le talent de concilier & d'adoucir les humeurs difficiles & brutales de ſes freres : il le tire de la charrue, lui confie quelques parties de l'adminiſtration, étudie ſes talents & ſes goûts, l'éleve à des emplois plus impor-

tants, & le désigne enfin pour son successeur.

Choun fut ce laboureur couronné; & la vénération qu'on accorde à sa mémoire rejaillit encore aujourd'hui sur la profession des agriculteurs. Par ses vertus, il répondit aux espérances d'Yao : comme lui, il cultiva, il enseigna la sagesse. Aussi malheureux qu'Yao dans sa postérité, il tira You des travaux champêtres pour se l'associer au trône; You, qui, par ses bienfaits, & non par des conquêtes & par les larmes & le sang des nations, mérita le surnom de Grand.

Yao & Choun tiennent le pre-

mier rang parmi les anciens Sages. Confucius, dont la mémoire & les écrits sont ſi religieuſement reſpectés, annonça qu'il ne diſoit rien de lui-même, & qu'il ne faiſoit que renouveller la doctrine de ces Princes. Il ſe faiſoit gloire de n'être que le héraut de l'antiquité.

Le grand ſpectacle des révolutions périodiques du ſyſtême céleſte ſaiſit d'une juſte admiration les anciens Sages de la Chine. Ils paroiſſent les avoir comparées, comme Pythagore, à l'harmonie muſicale; & ils voulurent établir ſur la terre cette concorde des corps céleſtes, dont ils firent le modele de leur mo-

rale & de leur politique intérieure.

Ces deux ſciences, auxquelles ils lierent celle de l'hiſtoire, firent toujours l'objet principal de leurs études. Ils n'avoient aucune idée de ces ſubtilités métaphyſiques qui firent perdre aux Grecs un temps précieux, & dont les charmes fantaſtiques leur firent ſi ſouvent méconnoître ceux de la vérité.

Admirateurs réfléchis de l'ordre ſublime des choſes créées, ils éleverent leur intelligence juſqu'au trône du Créateur. Ils donnoient à l'Être ſuprême le nom de Khang-ti, qu'on interprete par Dominateur ſuprême. Ils révéroient auſſi quel-

ques puiſsances inférieures, quelques êtres ſpirituels, miniſtres de la Divinité : mais ils avoient le bon eſprit de ne point chercher à connoître, à définir la nature du Dieu qui recevoit leurs hommages. Leurs cœurs adoroient, & leur eſprit renonçoit à comprendre.

Ils diſoient aux Princes : Soyez bien convaincus que vos Sujets sont vos enfants. Ils diſoient aux Sujets : Dans le Monarque, reconnoiſsez votre pere ; embraſsez vos concitoyens & l'humanité entiere dans votre tendreſse fraternelle. C'étoit là le fondement de leur morale & de leur politique, & ce principe

si ſimple étoit pour eux fécond en conséquences utiles. On en trouve le développement dans leurs anciens livres qu'on appelle claſſiques, & qui sont regardés en quelque sorte comme ſacrés.

On les diviſe en deux claſses. La premiere eſt composée des cinq livres les plus anciens, parmi leſquels on comprend l'Y-king, cet ouvrage inintelligible de Fo-hi, qui n'eſt formé que de lignes droites, entieres ou coupées. On nomme ce recueil l'Ou-king.

Le second recueil, qu'on nomme Sou-chou, eſt composé de quatre ouvrages de Confucius & de ſes

disciples. Comme il n'a pas en sa faveur cette auguste vétusté qui rend l'Ou-king si vénérable, il est placé dans un rang inférieur : car la raison, pour obtenir le respect des hommes, a besoin d'être couverte de la rouille de l'antiquité.

Les Lettrés ne peuvent s'élever aux grades sans être examinés sur un des volumes de l'Ou-king, à leur choix, & sur les quatre livres du Sou-chou. Mais comme il est un art de détourner le sens des auteurs, & de leur faire dire ce qu'ils n'ont pas pensé, & même le contraire de ce qu'ils ont pensé; les Lettrés chinois, en citant, expliquant, éclair-

cissant, développant les anciens livres, qu'ils s'accordent à révérer, se sont insensiblement écartés de l'ancienne doctrine.

Dans le dixieme siecle de notre ere s'éleva une nouvelle école de Philosophes, qui, toujours commentant les livres des anciens Sages, s'éloigna toujours davantage de leur heureuse simplicité. Une autre école se forma dans le quinzieme siecle. On l'accuse d'athéisme. Il seroit téméraire à nous de prononcer sur les sentiments de ces Lettrés, dont nous n'avons pas les écrits: il le seroit peut-être encore si nous les avions.

Nous avons vu que, dans l'antiquité la plus reculée, les Chinois donnoient à Dieu le nom de Khang-ti, Dominateur ſuprême.

Mais les Lettrés modernes, au lieu du Khang-ti, reconnoiſsent, dit-on, pour premier principe, le Tai-kié, le grand terme, la raiſon univerſelle de l'être; & ce Tai-kié paroît être, ſelon eux, matériel. Il leur faut une autorité; car la raiſon ni l'erreur n'oſent ſe ſoutenir par leurs propres forces, ni marcher ſans appui : ils ſavent la trouver dans un paſsage obſcur de Confucius.

Nous ſommes loin de vouloir

défendre ici les Lettrés modernes : ils sont athées, peut-être. Mais les anciens ne l'étoient pas : ils révéroient certainement un Dieu dans le Khang-ti : ils le révéroient même dans le Tien, quoique ce mot ne signifie proprement que le ciel. Ne jugeons pas ces hommes vénérables sur un mot, mais sur leur conduite qui l'explique. Étoit-ce pour le ciel matériel, pour le matériel Tai-kié, qu'ils faisoient des libations ? Étoit-ce à un être sans intelligence, qu'ils offroient des sacrifices ? Étoit-ce en l'honneur du néant ou du vuide, qu'ils se macéroient par des jeûnes ? Puisqu'il est prouvé que les jeûnes,

les libations, les ſacrifices, ordonnés encore aujourd'hui, étoient en uſage dans la plus haute antiquité, il ne l'eſt pas moins que les anciens Chinois étoient Déicoles.

Le matérialiſme des Lettrés, s'il exiſte, eſt né de l'abus de la raiſon : diverſes ſuperſtitions reçues à la Chine durent leur naiſsance à l'impoſture. Telle eſt celle de Lao-kium, que Confucius eut la douleur de voir s'élever dans ſa patrie. Ce Lao-kium, que d'autres appellent Pé-yan, & d'autres encore Lao-tan, vivoit du temps de ce Philoſophe, & étoit un peu plus âgé que lui. Ses diſciples racontent que ſa mere le porta

quatre-vingt-un ans dans ſon ſein, qu'il en ſortit en lui perçant le côté gauche, & lui donna la mort en venant à la vie. Sans doute un matricide n'annonçoit pas favorablement l'arrivée d'un Dieu.

Il a laiſsé des écrits qu'on croit avoir été falſifiés par ſes ſectateurs. On y trouve de ſaines maximes de morale : un ſectaire qui prêcheroit une morale impure & dangereuſe, au lieu de trouver des partiſans, exciteroit une horreur générale.

Lao-kium eſt regardé comme l'auteur de la magie. Il eſt certain du moins que ſes diſciples ont ſéduit même pluſieurs Monarques,

en flattant les deux grandes foiblesses de l'humanité; celle de sonder l'impénétrable avenir, & celle de vouloir se soustraire à la mort. L'Empereur Vou - ti, livré plus qu'aucun autre à leur imposture, reçut de leurs mains le breuvage de l'immortalité, & ne reconnut qu'il étoit encore mortel, qu'aux derniers instants de sa vie.

La superstition de Lao - kium étoit née dans le sein même de la Chine : on alla chercher au loin celle de Foë. Suivant une tradition généralement reçue, Confucius avoit souvent répété que le vrai Sage se trouvoit à l'occident. C'est une

consolation pour l'orgueil humain de croire que la sagesse se trouve quelque part : mais si, par sagesse, on entend la perfection, elle est refusée à la terre.

Plus de cinq siecles après la mort du Philosophe, & dans la soixante-cinquieme année de notre ere, l'Empereur Ming-ti, vivement frappé de l'idée du Sage occidental, le voyoit même pendant son sommeil. Il prit ses rêves pour des visions envoyées par le Ciel même. Il fit partir deux de ses principaux Mandarins, avec ordre de ne revenir qu'après avoir rencontré le Sage que le Tien lui avoit fait connoître.

La commiſſion étoit embarraſſante ; mais ils trouverent, dans un canton de l'Inde, l'idole de Foë, ſe firent inſtruire par ſes Prêtres, crurent avoir rencontré ce qu'ils cherchoient, & apporterent à leur maître le Dieu & ſa doctrine.

La ſuperſtition de Foë étoit déjà ancienne dans les Indes. Voici ce qu'on raconte de la naiſſance du prétendu Dieu.

Un Roi indien, nommé In-fang-vang, eut de Mo-yé, ſon épouſe, un fils nommé Ché, ou Ché-kia, d'où les Japonois ont fait Chaka. C'eſt ce fils qui devoit, avec le temps, devenir Dieu. On rapporte

ſa naiſſance à l'an 1026 avant notre ere.

Sa mere vit en ſonge un éléphant blanc qui lui entra dans la bouche & s'inſinua dans ſon ſein. Le miraculeux éléphant paſſa pour le pere de Foë.

Lao-kium étoit venu au monde par le côté gauche de ſa mere : le divin Foë vint par le côté droit, &, comme lui, il donna la mort en naiſſant à celle qui lui donnoit la vie.

A l'âge de dix-ſept ans, il épouſa trois femmes, & n'eut d'elles qu'un fils. Il abandonna bientôt après & le fils & les femmes, ſe retira dans

une ſolitude, & ſe mit sous la conduite de quatre Gymnoſophiſtes.

Juſques-là Ché-kia, car il portoit encore ce nom, n'avoit rien de divin : mais, dans ſa trentieme année, contemplant avec extaſe le ſoleil, il fut pénétré de ſes rayons, & devint Dieu. C'eſt alors qu'il prit le nom de Foë, & ſe fit rendre les honneurs divins. Ses diſciples ne manquerent pas de lui attribuer un grand nombre de miracles ; & ſa religion, liée à l'ancien dogme de la métempſycoſe, eſt répandue dans la plus grande partie de l'Orient.

Ce Dieu ne put ſe diſpenſer de payer le dernier tribut à la Nature.

N'ayant plus d'intérêt à ſoutenir ſon impoſture, il déclara en mourant à ceux de ſes diſciples qui l'environnoient, qu'il les avoit trompés pendant quarante ans ; que toutes les eſpérances des hommes étoient vaines, & qu'il n'y avoit d'autre principe des choſes que le néant & le vuide.

C'eſt ainſi qu'il s'établit deux doctrines des diſciples de Foë : l'une, publique, favoriſe les ſuperſtitions du peuple, & ce que nous appellons idolâtrie ; l'autre, ſecrete, qu'on croiroit être un pur athéiſme, eſt bien plutôt un quiétiſme d'une eſpece fort ſinguliere, & tend à rap-

procher l'homme de la roche insensible. Elle a eu des partisans auprès du trône, & sur le trône même. Ceux qui restent le plus long-temps dans une parfaite immobilité, dans une absence totale des fonctions du corps & de l'esprit, approchent le plus de la perfection.

Tout le bas peuple de la Chine est abandonné aux vaines superstitions du culte de Foë, & la plupart des Lettrés tiennent plus ou moins à l'une ou à l'autre de ses doctrines.

Mais avant que les systêmes des nouvelles écoles & les superstitions de l'idolâtrie eussent dégradé les Lettrés, on a pu croire quelque

temps que les Lettres elles-mêmes alloient être anéanties avec les livres qui sont la base de la doctrine.

Environ deux siecles avant notre ere régna l'Empereur Chi-hoang-ti. Il se fit élever des palais superbes : les routes qu'il fréquentoit, rendues plus vastes aux dépens de l'agriculture, furent bordées de cedres toujours verts ; & les campagnes, auparavant couvertes de riches moissons, furent converties en jardins délicieux. Il se fit construire un tombeau dont les richesses & la magnificence l'emportoient sur celles des temples. Par ses ordres furent fondues en airain les statues colossales

de douze héros, dont chacune peſoit cent vingt mille livres. Il fit bâtir contre les Tatars cette fameuſe muraille qui tantôt s'éleve ſur les montagnes & tantôt s'abaiſſe dans la profondeur des précipices. Le cultivateur, accablé sous le poids des impôts, ſe vit attacher aux travaux champêtres, pour être ſoumis aux plus dures corvées. Enfin Chi-hoang-ti réunit sous ſa domination la Chine entiere, en faiſant mourir les Princes tributaires, & fit aſſez de mal pour mériter une place entre ces Souverains que le malheur des peuples a fait mettre au nombre des grands hommes.

Ce Monarque ſi fier ſe livroit, comme un enfant, aux impoſtures des Sectateurs de Lao-kium. Il envoya ſes flottes juſques dans le Bengale, pour y chercher le breuvage de l'immortalité : tant ce mortel ſuperbe, qui peſoit sur les têtes de ses Sujets, étoit petit aux yeux du Sage !

Il n'auroit pas dû haïr les Lettres ; un Savant avoit pris soin de ſon éducation ; un autre Savant étoit ſon premier Miniſtre. Mais les Lettrés, indignés de ſa tyrannie, citoient ſans ceſse contre lui des maximes & des exemples tirés des livres claſſiques, & ſembloient même s'ap-

puyer de ces autorités pour exciter le peuple à la révolte.

Ce Prince avoit bravé la force d'un peuple entier : quelques livres, écrits depuis plusieurs siecles, & qui censuroient indirectement sa conduite, lui semblerent redoutables ; il les condamna tous au feu. Ceux de Confucius furent recherchés encore plus sévèrement que les autres ; soit que leur morale plus austere offensât davantage ce Prince corrompu ; soit que l'autorité de l'Écrivain les lui rendît plus odieux. Les livres qui traitoient de la médecine, de l'agriculture, & de l'astrologie judiciaire, furent seuls respectés.

Les Lettres sembloient pour jamais proscrites : mais l'Empereur mourut ; son fils fut assassiné après un regne très court, & avec lui s'éteignit la dynastie des Tsin. Les Souverains de la dynastie suivante firent rassembler tous les livres qu'on put recouvrer. On recueillit avec soin des fragments à demi brûlés ; on fouilla dans l'épaisseur des murailles & dans les tombeaux ; on en tira les écrits qu'ils receloient, & que des Savants y avoient cachés au péril de leur vie.

Enfin tous les débris, alors informes, de l'ancienne littérature furent religieusement rassemblés.

Il resta des lacunes irréparables, des fautes que toute l'intelligence des restaurateurs ne put corriger, des intercalations souvent difficiles à découvrir, & des soupçons sur des textes conservés peut-être dans toute leur pureté. Tous ces décombres furent consacrés par un respect superstitieux : les caracteres en furent soigneusement comptés ; & il fut défendu par une loi d'en ajouter, d'en retrancher, d'en changer un seul.

Tels sont les premiers monuments des sciences chinoises. Quand les Missionnaires d'Europe voulurent en prendre connoissance, ils éprou-

verent d'abord des difficultés qui devoient leur paroître insurmontables. La langue des Chinois ne ressemble, par la forme, à aucune de nos langues : elle n'a pas plus de trois cents mots, & tous sont monosyllabiques ; mais chacun d'eux peut recevoir des accents différents, être prononcé plus ou moins lentement, être plus ou moins fortement aspiré, & chacune de ces légeres différences dans la prononciation lui donne une signification nouvelle.

Par exemple, un monosyllabe qui reçoit par les variétés de la prononciation onze significations dif-

férentes, change encore de ſens par l'addition des mots avec leſquels il peut ſe compoſer.

Les noms ne ſe déclinent point & n'ont point d'articles : les verbes n'ont que la forme de l'infinitif ; rien ne déſigne les temps ni les perſonnes : le chinois manque preſque abſolument de particules ; & enfin le même mot, avec le même accent, peut être verbe, nom ſubſtantif, nom adjectif, ou adverbe. Cela donne à la langue une conciſion ſententieuſe, & la rend en même temps très obſcure.

Cependant ces Chinois, qui ont un ſi petit nombre de mots, ont une

quantité de caracteres innombrable.

Comme ils n'ont pas d'accents, il leur faut des caracteres différents pour exprimer les significations diverses du même monosyllabe différemment prononcé. Ils en ont pour exprimer les mots composés; ils en ont, en grand nombre, qui peignent des phrases entieres.

On peut même dire que les caracteres chinois ne peignent ni des lettres, ni des syllabes, ni des mots, mais des idées. On peut les comparer à nos chiffres, que chaque nation exprime par des mots différents. La langue des Cochinchinois & celle

des Japonois ne refsemblent point à celle des Chinois : mais les uns & les autres emploient les mêmes caracteres, & ils entendent mutuellement ce qu'ils s'écrivent, quoiqu'ils ne se pufsent entendre s'ils vouloient se parler.

A la Chine, des enfants de six ans sont appliqués à la lecture, continuent toute leur vie la même étude, vieillifsent & meurent sans avoir connu tous les caracteres de leur langue. On en compte au moins quatre-vingt mille, dit le P. Duhalde, & l'on en a fait un Dictionnaire de quatre-vingt-quinze volumes, auquel on a depuis ajouté

vingt-quatre volumes de ſupplément.

Eſt-il étonnant que les Chinois, qui cultivent depuis ſi long-temps les ſciences, aient fait bien moins de progrès que les Européens ? Ils emploient à l'étude de leurs caracteres le temps que nous employons à l'étude des choſes. L'art de lire n'occupe que les premieres années de notre enfance, & conſume tout le temps de leur vie. Ajoutez encore la peine qu'ils ſe donnent pour peindre parfaitement tous ces ſignes multipliés, tandis qu'un Savant n'en eſt pas moins eſtimé parmi nous, pour ſavoir former à peine les vingt-

quatre lettres de notre alphabet.

Peu de Docteurs chinois parviennent jusqu'à connoître quarante mille caracteres, & les Lettrés ordinaires n'en savent guere que quinze à vingt mille. Mais il reste toujours vrai que la lecture est, parmi les Chinois, une science d'une immense étendue, & que les Savants les plus studieux meurent dans une grande vieillesse sans en avoir parcouru la moitié.

Cependant des Missionnaires arrivés à la Chine dans un âge assez avancé se sont donnés à l'étude des caracteres chinois, & ont rapidement surpassé les nationaux qui s'y

étoient livrés opiniâtrément depuis leur premiere enfance : nouvelle preuve de la ſupériorité des Européens ſur les peuples de l'Aſie.

Il ne nous reſte plus qu'à parler de notre travail, & cet article doit être bien court. Nous avons extrait des livres donnés par le P. Couplet & par ſes coopérateurs (1) les maximes qui appartenoient à Confucius, & qui sont mêlées dans l'original avec les pensées de ſes commentateurs. Nous avons auſſi tiré

(1) Confucius, ſive Scientia ſinenſis. (Pariſ. Hortemels, 1687.)

quelques maximes de l'ouvrage du même Auteur ſur l'amour filial, publié par le P. Noël (1). Nous ne nous ſommes pas toujours interdit d'adopter les penſées de ſes diſciples, quand elles nous ont paru néceſſaires pour éclaircir & développer celles du maître.

Pour ne pas priver le lecteur de quelques belles penſées qui étoient en récit, nous les avons réduites en maximes.

Nous avons pris encore une autre licence. Sachant que la langue

(1) Sinenſis Imperii libri claſſici ſex. (Pragæ, 1711.)

chinoiſe a trop peu de rapport avec les nôtres pour que les traductions latines ſoient littéralement fideles ; inſtruits d'ailleurs que les interpretes avoient ſouvent paraphrasé le texte, nous avons serré notre ſtyle, quand le leur nous a ſemblé lâche & diffus. Toujours fideles à la pensée, nous avons été ſouvent infideles au mot & même à la phraſe. Il ne s'agiſsoit pas de préſenter une verſion littérale, mais de donner la morale de Confucius, & de la faire lire.

Peut-être n'aurons-nous pas réuſſi. « Mais, ô Diſciple de la ſageſse, ne « néglige pas les racines pour t'at-

« tacher aux feuilles », dit Tſou-hia, éleve de Confucius.



VIE
DE CONFUCIUS.

CON-FOU-TSOU, ou Con-fou-tsée, que nous appellons Confucius, naquit 551 ans avant notre ere, dans une ſimple bourgade du royaume de Lou; car la Chine étoit alors diviſée en pluſieurs royaumes, tributaires de l'Empereur. La ſouveraineté de Lou forme aujourd'hui la province de Khang-tong, au ſud-eſt de Pékin.

Le pere de Confucius, perſonnellement illuſtré par les premieres magiſtratures qu'il avoit exercées,

defcendoit de l'avant-dernier Empereur de la dynaftie des Chang. Il étoit feptuagénaire lors de la naiffance de fon fils, qui le perdit à l'âge de trois ans. Dans ce même temps, Solon vivoit encore; Thalès touchoit à fes dernieres années; Pythagore florifsoit, & Socrate alloit naître.

Dès l'âge de quinze ans, Confucius fe livra tout entier à l'étude des anciens livres : il en recueilloit avec soin des maximes utiles pour la conduite de la vie, y conformoit fes mœurs, & fe préparoit, dans un âge fi tendre, à les offrir aux autres en leçons.

On le maria dans ſa vingtieme année. Il répudia dans la ſuite ſon épouſe, & n'en eut jamais d'autre, quoique la polygamie ſoit permiſe à la Chine. Son fils, nommé Pé-you, fut pere de Tſou-ſou, qui commenta les livres de ſon aïeul, & s'illuſtra plus encore par ſa ſageſse que par les dignités auxquelles il fut élevé.

Confucius exerça la magiſtrature dans pluſieurs royaumes, recherchant les dignités, non pour les avantages perſonnels qu'elles lui procuroient, mais pour travailler au bonheur des peuples, & pour donner à ſa doctrine cette autorité que

lui-même recevoit de ses emplois. Il s'en démettoit aussitôt, quand il n'en retiroit que de vains honneurs sans pouvoir être utile aux autres.

A l'âge de cinquante-cinq ans, il fut élevé au principal ministere dans le royaume de Lou, sa patrie. La nation put bientôt reconnoître qu'un Sage étoit à la tête du gouvernement : les loix étoient observées, les mœurs s'épuroient, la concorde régnoit dans les familles, la paix intérieure charmoit les peines du peuple, & l'on auroit eu honte de méconnoître un empire qui n'étoit que celui de la raison. Tant de félicité se répandoit sur le royaume

de Lou, & Confucius n'avoit encore que depuis trois mois la direction des affaires.

Cette profpérité fut regardée d'un œil jaloux par les Princes voifins. Trop corrompus pour fuivre l'exemple qui leur étoit donné, ils ne surent que craindre un Etat où régnoient les mœurs & les loix. Il auroit été d'une abfurde témérité de calomnier Confucius : il eût été trop odieux d'attenter à fa vie. Ils trouverent un expédient plus criminel encore en effet, mais en apparence plus doux : ce fut de corrompre le Souverain.

Un Prince devenu par ufurpa-

tion maître du royaume de Tſi, feignit de rechercher l'amitié du Roi de Lou, & de ſe l'attacher par des préſents. Il lui envoya de jeunes captives dont les talents rendoient la beauté plus séduiſante : les accents flatteurs de leurs voix, leurs danſes laſcives, excitoient à la volupté ; & la perfide douceur de leurs regards, le charme dangereux de leur ſourire, achevoient une défaite que leurs chants & leurs graces avoient commencée.

Le Roi reçoit avec reconnoiſſance ces dons inſidieux, d'autant plus exposé aux coups de ſon ennemi, qu'il eſt ſans défiance. Eh !

qui sait craindre la vipere empoisonnée, cachée parmi les roses du plaisir? Attaqué dans tous ses sens, & défait avant d'avoir songé qu'il devoit combattre, il se plonge dans les délices. Toujours environné de ses belles ennemies, qui l'enchantent en même temps qu'elles le perdent, il ne laisse plus auprès de sa personne aucun accès à son Ministre.

Confucius, accoutumé à déposer ses emplois dès qu'il ne peut faire le bien, hésite cette fois : c'est sa patrie qu'il a voulu servir ; c'est elle qu'il faut abandonner. Il desire, il espere, il combat : il quitte enfin

un État où la ſageſse qu'il vient de faire naître eſt remplacée par la dangereuſe volupté.

Il s'éloigne, en pleurant ſur ſon pays infortuné. Il parcourt les États de Tsi, de Guei & de Tsou : mais les Souverains de ces royaumes refuſent les ſervices du Sage dont ils ont envié la poſseſſion au Monarque de Lou. Réduit aux dernieres extrémités de la miſere, il erre de contrée en contrée, chaſsé par-tout, & ſouvent menacé de perdre la vie. Ainſi la vertu, bannie & proſcrite, éprouvoit le sort qui doit faire la peine du crime.

Toujours égal à lui-même dans

la haute fortune & dans l'humiliation, il souffrit avec courage les rebuts des grands, les mépris du peuple, les insultes, les chansons, les satires dont il devint l'objet. Trop supérieur aux hommes vils qui l'osoient outrager, il s'appercevoit à peine de leurs attaques impuissantes, & ne daignoit ni s'offenser ni se plaindre.

Poursuivi par la jalouse fureur d'un Mandarin, chef du tribunal des troupes, il vit lever le cimeterre sur sa tête. La plupart de ses disciples prirent la fuite; quelques autres, pâles & tremblants, resterent auprès de lui. « Si le Ciel nous pro-

« tege, leur dit-il d'un front ſerein,
« que peut contre nous la haine
« d'un homme puiſſant ? »

Il mourut à l'âge de ſoixante & treize ans. « Les Rois, dit-il, n'ob-« ſervent pas ce que j'enſeigne; au-« cun d'eux ne suit mes principes : « il ne me reſte plus qu'à mourir ». Ce furent les dernieres paroles qu'il prononça. Il fut vivement regretté par ſes diſciples, qui porterent ſon deuil un an entier.

Il avoit obſervé toute ſa vie une gravité de mœurs & de maintien que ſa douceur rendoit aimable. Modéré, tempérant, il lui coûtoit peu d'être juſte; car c'eſt la cupidité qui

enfante l'injuſtice. Cenſeur ſévere de lui-même, il veilloit aſſidument sur toutes les affections de ſon ame. Il mépriſoit les honneurs & les richeſses, & il ſembloit que toutes ſes paſſions fuſsent abſorbées par celle de répandre ſa doctrine. Et ce n'étoit pas l'amour de la gloire, mais celui de l'humanité, qui l'attachoit à ſes principes : la modeſtie complétoit & couronnoit toutes ſes vertus.

Il eut juſqu'à trois mille diſciples, dont cinq cents furent élevés à la magiſtrature dans différents États. Soixante & douze d'entre eux ſe ſignalerent au-deſsus de tous les

autres ; & l'on conſerve avec reſpect leurs noms, leurs ſurnoms, & le ſouvenir de leurs patries.

Il les diſtribuoit en quatre claſses. Ceux de la premiere apprenoient à cultiver leur eſprit par la méditation, & à former leurs cœurs à la vertu : la seconde réuniſsoit la logique à la rhétorique : il avoit conſacré la troiſieme à la politique : & l'on s'exerçoit dans la quatrieme à écrire sur la morale.

Confucius, ſi ſouvent errant, banni, & qui avoit à peine trouvé, dans la vaſte étendue de la Chine, un endroit où il pût repoſer ſa tête, reçut, après ſa mort, des honneurs

qui jamais n'ont été rendus à aucun homme, à moins que la superstition ne l'ait placé parmi les Dieux. Tous les Sages, tous les Magistrats, tous les Lettrés, se vantent d'être les disciples de Confucius; &, quelles que soient leurs opinions, ils prétendent suivre sa véritable doctrine. Des gymnases, élevés dans toutes les villes, portent son nom; & les Mandarins de la premiere classe n'osent passer devant ces asyles des sciences sans descendre de leurs palanquins. On ne peut être élevé au baccalauréat sans aller rendre hommage à ce grand homme dans le palais qui lui est consacré, & qui

porte ſon nom. On l'appelle le grand Maître, le Saint, le Roi des Lettres. Les Souverains Tatars de la Chine n'ont pas pour ſa mémoire moins de vénération que les nationaux.

Il ne faut pas croire cependant qu'on lui accorde les honneurs divins. Il eſt même défendu de lui élever des ſtatues, de peur que les hommages qui lui sont rendus ne dégénerent en un culte idolatrique. On le révere dans des gymnaſes, & non pas dans des temples: on ſe proſterne devant ſon nom, gravé sur des tablettes, mais on ne l'adore pas.

Un diplôme de l'Empereur aſsure

aux Magiſtrats qui ſe sont diſtingués par leur intégrité, le titre d'Eleves de Confucius; & ce titre d'honneur eſt une récompenſe ſuffiſante de leurs ſervices & de leurs vertus.

La poſtérité de Confucius exiſte encore, & le chef de cette famille reçoit les honneurs qu'on ne peut rendre au Sage qui n'eſt plus. Les Lettrés, lorſqu'ils sont élevés au doctorat, lui font les préſents qu'ils voudroient offrir à ſon auguſte ancêtre; l'Empereur le reçoit à ſa Cour avec les plus grandes diſtinctions: il jouit ſeul de la nobleſse héréditaire, & porte le titre de Coung,

qui eſt la première dignité de la nobleſse chinoiſe.

« Je révere Confucius, diſoit « l'Empereur Young (1) dans un « de ſes édits : les Empereurs sont « les maîtres des peuples, & il eſt « le maître des Empereurs. »

(1) Il régnoit dans le XIVe ſiecle.





PENSÉES MORALES DE CONFUCIUS.

I.

Le juſte milieu où repoſe la vertu eſt toujours le but du Sage. Il ne s'arrête point qu'il n'ait su l'atteindre : mais il ne tend jamais au-delà. Fuir le monde & les honneurs, ne ſe pas montrer aux hommes, n'en être pas même connu, n'éprouver cependant aucun ſentiment de triſteſſe d'une ſi profonde obſcurité, ne ſe repentir jamais de s'y être

condamné : cet effort, ſupérieur à la nature commune, ne convient qu'à des ames privilégiées.

II.

IL ne manque pas de gens qui, toujours pourſuivant je ne sais quelles vertus extraordinaires & ſecretes, franchiſsent les juſtes limites du bien. Amoureux d'une vaine célébrité, ils cherchent à ſavoir ce que l'intelligence humaine ne peut comprendre, & ne veulent faire que des choſes prodigieuſes. Je n'ambitionne pas une ſi haute ſageſse; je me contente de connoître & de faire ce qu'il convient généralement de faire & de connoître.

III.

L'HOMME parfait entre dans la voie ordinaire, & la suit conſtam-

ment. Ces prétendus Sages dont l'orgueil affecte tout ce qui s'éloigne des usages communs, des idées ordinaires, embrassent trop souvent avec témérité ce qui est au-dessus de leurs forces ; ou, s'ils entrent dans le véritable sentier de la vertu, ils l'abandonnent à la moitié de la route, & s'arrêtent honteusement. C'est ce que je ne voudrois ni ne pourrois faire ; je m'efforcerai d'achever ce que j'ai commencé.

IV.

Il est une regle qui ne s'éloigne point de la nature de l'homme : c'est celle de la raison même, qui établit les rapports entre le prince & le sujet, le pere & le fils, l'époux & l'épouse, le vieillard & le jeune

homme, l'ami & ſon ami. Tous ces principes extraordinaires que les hommes ſe fabriquent, ces élans paſsagers qu'ils ne peuvent ſoutenir, ces maximes étranges & difficiles qui ne s'accordent avec les rapports d'aucune claſse de la ſociété; tout cela ne peut être regardé comme une regle, & contrarie la raiſon.

V.

CELUI qui, ſincèrement & de bonne foi, meſure les autres d'après lui-même, obéit à cette loi de la nature imprimée dans ſon ſein, qui lui dicte de ne pas faire aux autres ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît, de faire pour les autres ce qu'il voudroit qu'on fît pour lui-même.

VI.

Le ciel a lui-même imprimé dans l'homme la raiſon naturelle. On peut l'appeller la regle, parceque la nature s'y conforme & la suit. Rétablir cette regle dans la pratique, en l'obſervant nous-mêmes, en la faiſant ſuivre à ceux qui dépendent de nous, c'eſt obéir aux véritables loix de la vertu.

VII.

Puisque cette regle forme l'eſſence de la raiſon naturelle, l'homme ne peut ni ne doit jamais s'en écarter. Si l'on pouvoit quelquefois l'abandonner impunément, ce ne seroit plus une regle imprimée par le ciel à la nature.

VIII.

Aussi l'homme parfait eſt-il

ſans ceſse attentif sur lui-même ; il veille diligemment juſques sur les choſes que les yeux ne peuvent appercevoir, tels que sont les plus légers mouvements de l'ame. Il éprouve une ſage timidité sur les choſes mêmes que les oreilles ne peuvent entendre, & ne s'éloigne jamais, dans aucune action de ſa vie, de la loi innée de la droite raiſon.

IX.

PROFONDÉMENT cachés dans notre ſein, les mouvements de l'ame ne ſe font connoître qu'à ceux qui les éprouvent. Mais l'homme parfait, toujours attentif aux impreſſions intérieures que lui ſeul peut appercevoir, connoît les replis les plus cachés de ſon cœur : les

plus foibles mouvements de son ame vers le bien ou vers le mal ne lui peuvent échapper.

X.

Le germe des passions est naturel à l'homme, ou plutôt il est la nature même. Sans cesse il tend à se produire par des actions. Mais le Sage impose à ses passions le frein que lui présente aussi la nature, en tant qu'elle est le principe de la raison.

XI.

Ainsi les passions de l'ame, telles que la joie dans la prospérité, l'indignation qu'inspire le malheur, la douleur que font éprouver les pertes, le plaisir que cause la jouissance de ce qu'on avoit long-temps desiré; tous ces sentiments, avant

de prendre des forces & de ſe manifeſter par des actions, sont encore dans un juſte équilibre & dans un état d'indifférence vers l'excès ou vers le défaut.

Mais lorſqu'ils sont enfin parvenus juſqu'au point indiqué par la droite raiſon, ils forment l'heureux accord des paſſions entre elles & avec la raiſon même. En équilibre, ils sont le grand principe de toutes les belles actions : d'accord avec la raiſon, ils sont la regle univerſelle du monde, & la premiere loi du genre humain.

XII.

LE milieu eſt le point le plus voiſin de la ſageſse : il vaut autant ne le point atteindre, que de le paſser.

XIII.

Le ſage tient toujours & en toute occaſion le juſte milieu : le méchant s'en écarte par excès ou par défaut.

XIV.

Oh ! que le juſte milieu eſt une choſe ſublime ! Mais, parmi le vulgaire des hommes, combien peu ſavent le tenir ! Ce mal n'eſt point nouveau ; c'eſt l'ancienne maladie de l'humanité, c'eſt un vieux ſujet de plainte, c'eſt ainſi que fut autrefois le genre humain.

XV.

Je sais bien pourquoi la plupart des hommes s'écartent du vrai ſentier de la vertu. Les prudents du ſiecle s'en éloignent par mépris : perſuadés que leur intelligence eſt capable de s'élever bien plus haut,

ils le regardent comme indigne d'eux. Les hommes ordinaires n'y parviennent pas, parcequ'ils ne peuvent le connoître, ou qu'effrayés par les difficultés, ils désesperent d'y atteindre. C'est foiblesse, c'est ignorance.

XVI.

TOUTES les actions inspirées par la nature seroient conformes à ses loix, si ces loix elles-mêmes étoient bien connues. Tout homme boit & mange chaque jour : mais combien peu savent distinguer les saveurs louables ! combien peu savent juger sainement les mets & les breuvages, empoisonnés par la funeste multiplicité des assaisonnements !

XVII.

TOUT homme dit aujourd'hui :

Je sais ce qu'il faut faire, & ce dont on doit s'abſtenir. Ceux qui parlent avec tant d'orgueil ont bien sous les yeux les profits & les avantages, mais non les désavantages & les dangers. Ils ſe jettent d'eux-mêmes & s'enveloppent dans mille filets dont ils ne pourront jamais ſe dégager. Vous êtes aſsez prudent, dites-vous. Je vois bien que vous ſaiſiſſez en effet le point juſte du bien ; vous vous y conformez d'abord : mais, vaincu par votre foibleſse & bientôt fatigué, à peine y perſiſtez-vous un mois entier. A quoi vous ſert donc une connoiſsance dont vous tirez ſi peu de fruit ?

XVIII.

MON diſciple Hoei étoit un homme d'une grande prudence : il

ſavoit diſtinguer les choſes entre elles, & découvrir le point de leur perfection. Quand il avoit atteint une vertu, il l'embraſsoit étroitement, la preſsoit dans ſon ſein, & ne l'abandonnoit jamais.

XIX.

On trouvera des hommes qui ſauront facilement gouverner des empires; on en trouvera qui auront le courage de refuſer les richeſses & les dignités; on en trouvera peut-être qui marcheront impunément sur des glaives acérés: mais ce n'eſt que par un travail aſſidu, par de fréquents combats, qu'on ſe tiendra dans le juſte milieu de la vertu, qu'on peut découvrir cependant au premier aſpect.

XX.

COMBIEN étoit grande la ſageſse de l'Empereur Choun ! Il ſe défioit de ſon propre jugement & de ſa prudence, & s'appuyoit, pour gouverner l'État, de la ſageſse & des vues de ſes Miniſtres. Il aimoit à prendre conſeil, même ſur les choſes ordinaires, & ſe plaiſoit à examiner les réponſes les plus ſimples de ſes Conſeillers. Si leurs avis lui ſembloient quelquefois peu conformes à la raiſon, il ne les ſuivoit pas ; mais il diſſimuloit ce qu'il y trouvoit de vicieux, entretenant ainſi la confiance de ſes Miniſtres & cette candeur avec laquelle ils lui communiquoient leurs pensées. Quand leurs conſeils étoient ſages, il ne ſe contentoit pas de les ſuivre ; il

affectoit d'en faire l'éloge, pour animer encore plus ceux qui les avoient donnés, & les exciter à développer leurs sentiments. Si ces avis s'écartoient un peu du juste milieu qu'il faut toujours suivre, il en saisissoit les deux extrêmes, les pesoit mûrement dans la balance de la raison, & découvroit le point juste qui séparoit également les deux termes opposés. C'est par de semblables soins que Choun devint un si grand Empereur.

XXI.

RÉGNER, c'est diriger. Princes, donnez vous-mêmes l'exemple de la droiture & de l'honnêteté : qui osera ne vous pas suivre ?

XXII.

LA principale science des hom-

mes destinés à commander aux autres, c'est de cultiver & de polir la raison qu'ils ont reçue du Ciel; en sorte que, nettoyée de toutes les taches que lui impriment les appétits dépravés, elle ressemble au crystal le plus pur, & recouvre sa premiere clarté.

XXIII.

ELLE consiste encore à corriger le peuple, & à le renouveller en quelque sorte par des exemples utiles & de sages conseils; enfin, à persévérer fermement dans le souverain bien, qui n'est autre chose que le plus parfait accord de toutes nos actions & de toute notre conduite avec la saine raison.

XXIV.

DÈS que vous aurez bien connu le

vrai but auquel vous devez tendre, vous serez fortement déterminé à ne vous en point écarter. Fixé conſtamment à ce ſage deſsein, & toujours ferme, toujours tranquille, l'infortune ne pourra vous abattre, ni la proſpérité vous éblouir. Vous pourrez conſidérer ſans paſſion tous les objets, en porter un ſain jugement, y fixer votre méditation, & les peſer dans leur juſte balance.

XXV.

L'ÉQUITÉ regle les paroles d'un ſage Prince; & l'utilité publique, ſes actions. Ses vertus sont reſpectées, on imite ſa conduite, ſa perſonne eſt chérie, ſa bonté devient l'exemple général. Il conſeille, on l'écoute : il commande, on obéit.

XXVI.

C'EST au Monarque d'inſtruire ſes Sujets. Mais ira-t-il dans la maiſon de chacun d'eux leur donner des leçons ? Non, ſans doute : il leur parle à tous par l'exemple qu'il leur donne.

XXVII.

PRINCE, tu veux adminiſtrer ſagement ton empire; eſsaie-toi dans l'adminiſtration intérieure de ta famille : en elle tu trouveras le modele que tu dois ſuivre pour la bonne inſtitution de tout un peuple.

XXVIII.

POUR bien régler une famille, il faut d'abord ſe bien régler ſoi-même : il faut trouver dans ſa propre perſonne le modele qu'on doit

ſe propoſer dans le régime d'une famille entiere.

XXIX.

COMMENCE donc par rectifier ton ame, par domter & modérer les affections qui la détournent de ſa premiere droiture & l'abaiſſent vers le vice.

XXX.

C'EST à quoi l'on ne peut parvenir qu'en pénétrant ſon eſprit de la vérité, en le dépouillant de tout ce qui tient à l'erreur, au menſonge, au préjugé. Alors la volonté devient pure, l'intention droite : on ne veut plus que ce qui eſt honnête & utile ; on n'a plus d'éloignement que pour ce qui eſt malhonnête & dangereux.

XXXI.

MAIS tu ne parviendras à rectifier ta volonté, qu'en épurant, en étendant ton intelligence, en la pénétrant, autant que les forces humaines en sont capables, de la raiſon & de l'eſsence des choſes.

XXXII.

QUATRE regles dirigent l'homme parfait : & je ne puis en obſerver exactement une ſeule ! Je ne puis avoir pour mon pere la même obéiſsance que je preſcris à mes enfants : je ne puis ſervir mon Prince avec cette fidélité que je demande à l'homme qui m'eſt ſoumis : je ne puis avoir pour mon aîné le même reſpect que j'exige de mon cadet : je ne puis rendre à mon ami les devoirs que je voudrois lui impoſer,

le prévenir en tout, lui marquer en tout ma déférence.

Mais l'homme parfait pratique ces vertus dont l'exercice ſe renouvelle chaque jour. Il eſt circonſpect dans ſes moindres paroles. S'il tombe dans quelque faute, s'il ne remplit pas toutes les obligations qu'il s'eſt preſcrites, il ſe fait violence à lui-même pour parvenir à s'en acquitter. Se préſente-t-il à ſa bouche une trop grande affluence de paroles; il sait en retenir une partie. Sévere cenſeur de lui-même, il veut que ſes diſcours répondent à ſes œuvres, & ſes œuvres à ſes diſcours. Comment ne seroit-il pas ſtable & conſtant? Je m'efforce de l'imiter; je suis ſes traces, de loin il eſt vrai, mais enfin je les suis.

XXXIII.

L'UNION d'eſprit & de vertu entre le Monarque & les Sujets rend prompte & facile la bonne adminiſtration de l'État. C'eſt ainſi que la vertu d'une terre bien cultivée accélere l'accroiſsement des plantes. Un bon gouvernement peut ſe comparer à des roſeaux fluviatiles, qui, nés sur les bords du courant, croiſſent plutôt & plus heureuſement que les autres végétaux.

XXXIV.

LA bonne adminiſtration dépend des hommes à qui le Prince l'a confiée; &, comme lui-même ſert aux autres d'exemple & de modele, ſon choix eſt toujours fondé sur ſon caractere. Il doit donc ſe modeler sur la regle univerſelle de la raiſon. Par

elle ſeule, le Prince peut diſcerner le bien du mal, rejetter l'un, choiſir l'autre, & rendre à chacun ce qui lui eſt dû, ſans jamais s'écarter de la juſtice. Cette regle eſt perfectionnée par le plus heureux ſentiment de l'ame, par cet amour vertueux qui unit l'homme à tous les hommes.

XXXV.

CET amour, que nous appellerons univerſel, n'eſt point une qualité qui nous soit étrangere : il eſt l'homme lui-même, ou, si l'on veut, il eſt une qualité eſsentielle de l'homme & innée avec lui, qui lui inſpire d'aimer ſes ſemblables.

XXXVI.

LE propre de l'homme eſt d'aimer ; mais l'amour pour ſes parents

eſt ſon premier devoir, & ſert de degré pour aimer les autres.

XXXVII.

De cet amour général naît la juſtice diſtributive, qui rend à chacun ce qui lui eſt dû : mais le premier acte de cette juſtice eſt de préférer à tous les autres les Sages & les hommes honnêtes, de les élever aux dignités, de les décorer des charges publiques.

XXXVIII.

Cette gradation de l'amour que nous devons à nos parents plus ou moins proches, aux hommes plus ou moins ſages, plus ou moins honnêtes, naît de l'ordre harmonieux des devoirs. C'eſt par cette harmonie, qui s'accorde avec celle du ciel même, qu'eſt dirigé tout ce qui exiſte.

XXXIX.

CET amour, cette charité pure que je recommande, eſt une affection conſtante de notre ame, un mouvement conforme à la raiſon, qui nous détache de nos propres intérêts, nous fait embraſser l'humanité entiere, regarder tous les hommes comme s'ils ne faiſoient qu'un corps avec nous, & n'avoir avec nos ſemblables qu'un même ſentiment dans le malheur & dans la proſpérité.

Celui qu'anime cette piété peut travailler à ſa propre élévation, & rechercher l'éclat des grandeurs : mais, en même temps, il tâchera, par ſes avis & par ſes ſecours, d'élever l'infortuné que ſa foibleſse ou l'obſcurité de ſa naiſsance tient fixé

vers la terre, ou que les revers de la fortune ont renversé.

S'il pénetre dans la connoiſsance des choſes, il ne ſouffre pas que les autres errent aveuglément, vaincus par les travaux & les difficultés. Il les aide, il les ſoutient, il applanit la route devant eux, les arrache aux ténebres de l'ignorance & de l'erreur, & les conduit dans le ſanctuaire des ſciences.

Lorſque cette piété aura fermement établi ſon empire dans tous les cœurs, l'univers entier ne fera plus qu'une ſeule famille; tous les hommes ne seront plus que comme un ſeul homme; &, par l'heureux lien & l'admirable accord des grands, des hommes d'une condition médiocre, & de ceux des dernieres

claſſes, l'humanité entiere ſemblera n'être qu'une ſeule ſubſtance.

XL.

AIMONS donc les autres comme nous-mêmes, meſurons les autres par nous, eſtimons leurs peines & leurs jouiſſances par les nôtres. Quand nous comparerons les autres à nous, quand nous leur ſouhaiterons ce que nous deſirons pour nous-mêmes, quand nous craindrons pour eux ce qui fait le ſujet de nos propres craintes; alors nous ſuivrons les loix de la véritable charité.

XLI.

L'ABONDANCE d'amour & de bienfaiſance par laquelle le Sage embraſſe tous les hommes, le fait tenir à l'univers entier. L'ame ab-

jecte du méchant se renferme en elle-même : il n'est conduit que par des affections particulieres ; il fait, en quelque sorte, une usure de l'amitié ; livré sans cesse à l'intérêt, il ne fait pas le bien, il le vend.

XLII.

Il est cinq regles universelles qui régissent le monde. Ces regles sont : la justice qui lie le Prince & le Sujet ; l'amour entre les parents & les enfants ; le lien qui unit les époux ; la subordination entre les aînés & les cadets ; ce doux accord & ces devoirs mutuels qui unissent des amis.

XLIII.

Trois vertus conduisent à l'accomplissement de ces regles : la prudence, qui fait discerner le bien du

mal; l'amour univerſel, qui lie tous les hommes entre eux; & le courage, qui nous donne la force de ſuivre le bien, de fuir & de déteſter le mal.

XLIV.

QUAND vous connoîtrez ces trois vertus, vous ſaurez dès-lors ce qui doit former votre caractere perſonnel, & vous tirerez aisément du même principe les moyens de régir les royaumes de la terre. Car la même raiſon, la même loi, commande à tous & à un ſeul, & la perfection de la perſonne royale eſt la regle & le fondement de la perfection des peuples.

XLV.

QUELQUES foibles diſpoſitions qu'un homme ait apportées en naiſ-

ſant, s'il eſt brûlé de l'amour de s'inſtruire, s'il ne ſe rebute point dans l'étude de la vertu, il approchera bien près de la prudence. Si, encore embarraſsé de l'amour de soi-même, il s'efforce cependant à bien faire, il ne sera pas éloigné de l'amour univerſel envers ſes ſemblables. S'il rougit conſtamment à la moindre propoſition illicite ou honteuſe, s'il la rejette avec pudeur, il sera bien près d'acquérir le véritable courage.

XLVI.

On veut ſavoir mon ſentiment sur le courage. S'agit-il du courage des peuples qui habitent le midi, de ceux qui occupent les régions boréales? ou plutôt n'eſt-il pas queſtion du courage qui vous convient,

à vous qui cultivez la ſageſse ?

Traiter avec indulgence ceux qui leur sont ſubordonnés ; ne pas corriger toujours, & ne corriger jamais trop sévèrement leur pareſse ou leur lenteur ; ne pas ſoumettre légèrement les réfractaires à des ſupplices, mais ſupporter patiemment leurs fautes, & leur offrir le moyen de les réparer : tel eſt le courage des peuples méridionaux ; c'eſt ainſi que, réprimant en eux-mêmes la paſſion de la colere, ils amenent inſenſiblement les eſprits à la raiſon.

Coucher avec intrépidité sur des cuiraſses & des faiſceaux de lances ; être inſenſibles à la crainte, & paſſer la vie, ſans gémir, dans les travaux & les dangers : voilà le courage des nations boréales ; voilà ce

que peuvent faire des hommes braves & robuſtes. Mais leur courage eſt mêlé de beaucoup de témérité ; il n'eſt pas même retenu par le frein de la juſtice ; & ce n'eſt point, mes chers diſciples, celui que j'attends de vous.

Le Sage, toujours attentif à ſe vaincre lui-même, ſe prête & s'accommode aux mœurs & au génie des autres : mais, toujours maître de lui-même, il ne ſe laiſse amollir ni dépraver par les habitudes & les exemples des hommes lâches & efféminés, & n'obéit point en toute occaſion avec indifférence. Ce courage exige des efforts.

Au milieu des hommes qui s'écartent de la droiture, lui ſeul, toujours ferme, reſte droit & juſte, &

n'incline vers aucun parti. Ce courage eſt bien eſtimable!

Si la vertu, ſi les loix sont en vigueur dans l'Empire ; s'il exerce lui-même une magiſtrature ; au faîte des honneurs, ſes mœurs sont toujours les mêmes : il suit le même genre de vie qu'il menoit dans une condition privée, & ne ſe laiſse point enfler d'un vain orgueil. Oh! combien eſt grand ce courage!

Mais au contraire, ſi les vertus sont méprisées, ſi les loix sont négligées, ſi tout eſt confondu ; lui-même, preſsé par la miſere, aſſiégé par la douleur, & conduit à une mort honteuſe, ſe montre inébranlable, ne sait point changer, & reſte attaché fortement au plan qu'il s'eſt formé. Voilà le plus haut degré du

courage! il consiste dans une victoire continuelle sur soi-même.

XLVII.

QUE celui qui doit gouverner les Empires de la terre ait toujours présentes à l'esprit les neuf regles suivantes : regles communes en effet, mais bien nécessaires à observer.

1°. Que lui-même cultive la vertu.

2°. Qu'il accueille les Sages & les hommes honnêtes.

3°. Qu'il aime & respecte ses parents.

4°. Qu'il estime, qu'il honore ses principaux Ministres, & ceux qui exercent les premieres magistratures.

5°. Qu'il se prête aux vues utiles

des autres chefs inférieurs, & qu'il les regarde comme des membres de lui-même.

6°. Qu'il aime ſes Sujets comme ſes enfants; qu'il ſe réjouiſse de leur joie, qu'il s'afflige de leur douleur.

7°. Qu'il appelle auprès de ſa perſonne des hommes dont l'induſtrie ſoit utile à l'État.

8°. Qu'il reçoive avec douceur, avec bonté, les étrangers.

9°. Qu'il traite avec ménagement, avec conſidération, avec amitié, les Princes ſes tributaires; qu'il ſe concilie leur amour & leur fidélité.

XLVIII.

SI le Prince obſerve ces neuf regles, quels avantages ne procu-

rera-t-il pas à tout l'Empire ! En faiſant entrer les vertus dans ſon caractere perſonnel, il verra ces regles & ces loix prendre vigueur par ſon exemple.

S'il accueille les Sages, s'il les fréquente, s'il prend leurs conſeils, il n'héſitera pas dans l'entrepriſe & la conduite des affaires.

S'il aime, s'il révere ſes parents, il ne verra ni querelles ni haines parmi les Princes de ſon ſang : la concorde & l'amour conſpireront au bien de ſa maiſon.

S'il marque de l'eſtime à ſes principaux Miniſtres, il ne sera pas incertain, irréſolu, tremblant dans l'adminiſtration de ſon empire : car, dans les conjonctures même les plus difficiles, les hommes de la vertu

la plus éprouvée, du courage le plus invincible, lui offriront leurs secours, toujours prêts à le servir du conseil & de la main.

S'il s'accorde avec les Magistrats, s'il les regarde comme des membres de lui-même, ces chefs d'un ordre supérieur le serviront avec plus d'ardeur & de zele, & correspondront aux bontés du Prince par leur fidélité.

S'il aime le peuple comme ses enfants, il excitera le peuple à chérir un si bon pere.

Si la réputation du Prince attire de toutes parts des hommes industrieux dans tous les genres, il aura d'abondantes richesses, & tous les arts concourront à l'envi à prévenir les besoins de ses Sujets.

S'il reçoit avec bonté les étrangers, les peuples des empires adjacents accourront avec joie auprès d'un Monarque humain & bienfaisant.

Enfin s'il conserve des égards pour les Souverains inférieurs, il se les attachera, s'en fera chérir, verra ses forces augmentées de leurs richesses & de leur puissance, & deviendra formidable à l'univers.

XLIX.

AUTREFOIS les sages Empereurs gouvernoient leurs États à l'aide du gouvernement domestique. Ils recevoient avec amitié les Envoyés des plus foibles Princes tributaires. Ces Princes, à l'imitation de l'Empereur, n'osoient mépriser la veuve la plus pauvre, l'orphelin le plus

délaiſsé : à plus forte raiſon accueilloient-ils les hommes diſtingués par leurs talents, leurs lumieres, ou leurs vertus. Les Gouverneurs, à leur tour, ſe conformoient à l'exemple de leurs maîtres, & marquoient des égards au dernier valet de leur maiſon : ils ne pouvoient donc en manquer pour leurs femmes & pour leurs enfants. Ainſi la paix & la concorde floriſsoient dans l'Empire ; on n'y connoiſsoit point les diſsentions, les querelles, les ſoulevements, le tumulte.

L.

LE ſage Miniſtre doit avertir le Prince de ſes fautes, mettre un frein à ſes vices, imiter ſes vertus.

LI.

O vous, ami de la ſageſse, ne

goûterez-vous pas un jour la ſatisfaction la plus douce, ſi vous avez travaillé conſtamment à prendre les Sages pour modeles, ſi vous avez mis tous vos soins à les imiter ?

Lorſque, par vos travaux & votre conſtance, vous aurez acquis un nouveau tréſor de vertus ; ſi des diſciples, des amis, viennent, des contrées les plus éloignées, écouter vos leçons, & ſe former par vos exemples, votre joie ne sera-t-elle pas encore plus vive ? en pourrez-vous cacher les heureux tranſports ?

Mais ſi le contraire arrive, ſi vos talents & vos vertus reſtent enſevelis dans l'obſcurité la plus profonde, ſi perſonne ne vous conſulte, ſi tout le monde vous néglige ; vous approcherez de la perfection, vous met-

trez à vos vertus le dernier ſceau, en ne vous affligeant point de cette indifférence, en ne vous indignant pas de ce mépris, content de ce que vous avez fait, heureux de ce que vous poſsédez, tranquille sur ce qui eſt hors de vous & qui dépend de l'opinion des autres.

LII.

Où les diſcours sont apprêtés, où tous les dehors sont flatteurs, ce n'eſt pas là qu'il faut chercher la probité.

LIII.

SI le Sage a l'extérieur d'un homme léger, ſi ſes geſtes sont désordonnés, ſes mouvements ſans décence; s'il aime à courir inconſidérément par la ville; s'il ne paroît occupé que de jeux, de bagatelles,

de plaiſirs : il n'aura pas d'aſcendant sur les ſiens ; on n'appercevra que ſes ridicules ; il ſe rendra mépriſable, & perdra bientôt le fruit des ſciences qui lui auront coûté tant d'études & de travaux.

LIV.

NE contractez pas de liaiſons avec des gens qui vaillent moins que vous : vous en recevriez du dommage, ſans en retirer aucun profit. Attachez-vous aux hommes qui valent mieux que vous ; faites-vous honneur de les ſuivre.

LV.

SOUVENEZ-VOUS de la foibleſse humaine : il eſt de notre nature de tomber & de faire des fautes. En avez-vous commis : ne craignez pas de les réparer, n'héſitez pas un inſ-

tant ; n'épargnez pas les efforts pour vous relever, & rompez généreuſement les liens qui vous embarraſſent.

LVI.

Le pauvre qui ne flatte perſonne pour ſortir de la miſere, le riche qui n'eſt pas gonflé d'un vain orgueil, méritent des éloges : mais ils n'ont point atteint au comble de la ſageſse. Ils ne peuvent être comparés au pauvre qui vit heureux dans l'infortune ; au riche qui ſe plaît à connoître encore des devoirs, qui prévoit les revers ſans les redouter, & qui ſe ſoumet en tout à la raiſon.

LVII.

Le Sage ne s'affligera pas de voir les gens qui l'entourent négliger ſes

talents, & ne tirer aucun fruit de ses travaux ; car tout cela dépend du caprice & de la volonté des autres : il se reprochera plutôt de n'avoir pas lui-même assez connu les hommes, de s'être trompé dans le choix de ses amis, de n'avoir pas su quels étoient ceux qu'il devoit fuir ou rechercher.

LVIII.

CONDUISEZ-VOUS toujours avec la même retenue que si vous étiez observé par dix yeux, & montré par dix mains.

LIX.

LES grandes richesses produisent les grands soins ; le grand nombre des enfants, de nombreuses sollicitudes ; & la longue vie, des maux d'une longue durée.

LX.

EXAMINE bien si ce que tu promets est juste, ou si tu peux le tenir : la promesse faite ne doit plus être révoquée.

LXI.

RECTIFIE tes pensées. Sont-elles pures ; tes actions le seront de même.

LXII.

APPRENDS à bien vivre ; tu sauras bien mourir.

LXIII.

NOURRIS-TOI, sans te livrer aux délices de la table ; loge-toi, sans rechercher les aises de la mollesse ; agis avec soin, parle avec prudence, & ne t'applaudis point à toi-même. Recherche sur-tout le commerce des Sages ; que leurs

conſeils ſoient tes loix ; & te voilà bien avancé dans l'étude de la ſageſse.

LXIV.

Si nous ne diſcernons pas au premier regard ce qui eſt injuſte & honteux, comment nous en garantirons-nous dans la pratique ?

LXV.

Quand les Sujets ne seront contenus dans le devoir que par les loix, quand ceux qui voudroient les enfreindre ne seront arrêtés que par la terreur des ſupplices ; le peuple, il eſt vrai, s'abſtiendra des grands crimes, mais ce sera par une crainte ſervile. Tel qu'un vil eſclave, il n'oſera faire le mal ; mais il ne le haïra pas, il n'en aura pas de honte. Ne croyez pas même qu'il perſiſte

dans le devoir ; car il ne sera retenu que par la crainte : & c'eſt toujours un mauvais précepteur.

LXVI.

GOUVERNEZ vos peuples par la ſeule vertu, & qu'ils en contemplent en vous le modele. Mais ſouvenez-vous que les conditions sont différentes, & que les vertus ne peuvent être les mêmes dans toutes. La vôtre eſt la prudence & l'humanité. Gouvernez chacun par les devoirs qui lui sont propres : ainſi vous unirez, vous lierez vos Sujets les uns aux autres ; ainſi vous les verrez non ſeulement s'éloigner du crime par une pudeur ingénue & par une crainte filiale, mais ſe diſputer encore avec joie la gloire, qui eſt le prix de la vertu.

LXVII.

ON regarde aujourd'hui comme un tendre fils celui qui nourrit ſon pere. Eſt-ce là tout ce qu'on exige ? Mais il n'eſt point de chevaux, de chiens, qui ne trouvent quelqu'un qui les nourriſſe. Si les ſecours que l'on accorde à ſes parents ne sont pas dus à l'amour, au reſpect, quelle différence y a-t-il entre nourrir ſon pere, & nourrir un cheval ?

LXVIII.

VOULEZ-VOUS diſcerner le bon du méchant ? cela eſt bien difficile. Cependant obſervez votre homme ; conſidérez ce qu'il fait, ce qu'il médite : car les méchants font ordinairement des choſes injuſtes & honteuſes, & les bons, des choſes honnêtes & juſtes.

LXIX.

MAIS cela ne ſuffit pas. Pouſsez plus loin vos recherches, pénétrez ſes vues, sachez le but qu'il ſe propoſe. Si ſon cœur eſt faux & ſes intentions perverſes, il a beau faire de bonnes actions, il n'eſt point un honnête homme.

LXX.

NE vous arrêtez pas encore, ſi vous craignez de vous tromper. Quels sont les goûts, les penchants de cet homme qui paroît honnête ? S'il agit de bonne foi, ſi ſes intentions sont droites, mais qu'en même temps il agiſse comme par contrainte; s'il ne cherche pas ſes plaiſirs & ſa tranquillité dans la ſeule pureté de ſes actions : on ne peut dire que ſa probité ſoit conſommée, & l'on

doit toujours craindre qu'elle ne ſoit de courte durée.

LXXI.

Mais il ne faut pas, ſans de fortes raiſons, ſcruter ainſi le cœur des hommes. Se regarder ſcrupuleuſement soi-même, ne regarder que légèrement les autres, c'eſt le moyen d'éviter la haine.

LXXII.

RAPPELLEZ aſſidument à votre mémoire & méditez ce que vous avez anciennement appris ; tirez-en de nouvelles conséquences & des principes nouveaux : vous acquerrez ainſi de grandes lumieres, & vous mériterez d'inſtruire les autres.

LXXIII.

LE Sage n'eſt point un vaſe qu'on

emploie ſeulement à quelques uſages : orné d'un grand nombre de qualités diverſes, il eſt propre même aux plus grandes choſes.

LXXIV.

IL établit par ſa conduite les principes qu'il veut donner aux autres : c'eſt par ſon exemple qu'il les inſtruit. Il agit d'abord, enſuite il enſeigne. Le Philoſophe reprend par ſon ſilence le diſciple à qui la nature a prodigué une trop verbeuſe éloquence.

LXXV.

QUICONQUE agit toujours & ne médite jamais, finira par perdre ſa peine. Quiconque médite toujours & n'agit point, sera ſujet à l'erreur. C'eſt en effet s'exercer que d'étudier & d'apprendre : mais ſi l'on ne

médite pas ce que l'on étudie, ſi l'on n'y ramene pas ſouvent ſes réflexions, on n'aura qu'une érudition ténébreuſe, auſſi ſtérile que l'ignorance.

LXXVI.

CELUI qui, par indolence, ou par une orgueilleuſe confiance en lui-même, ne conſulte ni les livres ni les maîtres ; qui, ſans jamais s'exercer, ſe contente de ſe livrer à une oiſeuſe & ſtérile contemplation des choſes, n'en atteindra jamais que les ombres : il ne connoîtra que des images vaines & trompeuſes ; il ſe repoſera dans ſa ſcience menſongere, ou plutôt il tombera d'erreurs en erreurs.

LXXVII.

SAVEZ-VOUS une choſe ; an-

noncez hautement que vous la ſavez. En ignorez-vous une autre ; avouez ingénument votre ignorance. L'homme ne peut tout ſavoir : mais il doit apprendre & connoître ce qui eſt de ſon devoir ; il ne doit pas ſuppoſer qu'il connoiſse ce qui lui eſt inconnu ; encore moins doit-il vanter aux autres ſes erreurs, leur en impoſer, & ſe mentir à lui-même. Prenez du temps, donnez-vous de la peine pour conſidérer mûrement les choſes ; & conſultez ceux qui en ſavent plus que vous.

LXXVIII.

FAITES prudemment un choix de tous les diſcours que vous entendrez ; gardez le ſilence sur ce qui vous paroîtra douteux, & ne parlez même qu'avec circonſpection de ce

que vous croirez certain : c'eſt ainſi que vous pécherez rarement en paroles.

LXXIX.

DANS les affaires multipliées qui ſe préſenteront à vous, gardez-vous bien d'entreprendre celles qui seront accompagnées de quelque danger, ou qui pourroient nuire aux autres. Soyez encore sur vos gardes pour celles que vous pourrez traiter ; dirigez-les avec ménagement : c'eſt ainſi que vous aurez bien rarement à vous repentir ou d'avoir entrepris une affaire avec témérité, ou de l'avoir mal conduite.

LXXX.

ENTRETENIR l'amour & la concorde dans ſa famille, faire régner la vertu parmi ceux qui nous

sont ſoumis, c'eſt gouverner en effet, c'eſt exercer une magiſtrature utile & glorieuſe. Pourquoi donc rechercher une magiſtrature publique ? Eſt-ce ſeulement pour ſe voir décoré du titre de Magiſtrat ?

LXXXI.

JE ne sais à quoi peut être bon l'homme ſans ſoi qui trompe dans ſes diſcours & qui manque à ſes conventions. On ne peut lui confier une charge publique : on doit s'en défier dans les affaires particulieres.

LXXXII.

AU lieu de ces nombreux ſervices & de ces mets recherchés qu'on vous préſente avec faſte, & ſouvent à regret, j'aimerois mieux, à table, la frugalité de nos ancêtres, & l'amour, la concorde, les égards mutuels des

convives. Dans les pompes funéraires, au lieu de cet appareil somptueux & de ce luxe funebre qui n'est dû qu'à l'orgueil, j'aimerois mieux une douleur sentie, des larmes sinceres, & de longs regrets de celüi qui n'est plus.

LXXXIII.

Le bourg le plus foible, le plus resserré, le plus inconnu, ne renfermât-il que vingt familles, est assez glorieux, si l'amitié, la bonne foi, regnent parmi ses habitants. Imprudent qui refusera d'établir sa demeure dans cet asyle de l'amour & de l'innocence!

LXXXIV.

Les méchants ne peuvent supporter long-temps ni les douleurs & la pauvreté, ni les richesses & les

honneurs. Mais le Sage, quelle que ſoit ſa fortune, ſe repoſe dans ſa ſeule vertu.

LXXXV.

L'HOMME honnête peut ſeul aimer les hommes en ſûreté, peut ſeul en ſûreté les haïr.

LXXXVI.

LES hommes recherchent les richeſses & les honneurs; mais, ſi la raiſon l'ordonne, le Sage n'héſitera pas à les rejetter. On fuit, on hait la pauvreté, l'humiliation, le mépris; mais ſi le Sage eſt injuſtement pauvre, humilié, mépriſé, il ne ſe permettra rien de honteux pour ſortir de cet état.

LXXXVII.

TU veux paſser pour Philoſophe, & tu n'as pas le courage de cultiver

la véritable ſageſse : de quel droit t'arroges-tu ce titre ?

LXXXVIII.

JE n'ai encore vu perſonne qui aimât la vertu, qui eût horreur du vice : car aimer la vertu, c'eſt avoir pour elle une paſſion ardente, enflammée, excluſive, incapable de lui rien préférer ; & pour haïr le vice, il faut craindre d'en être un ſeul inſtant souillé.

LXXXIX.

CELUI qui suit le matin la vertu peut mourir le ſoir : il ne ſe repentira pas d'avoir vécu, il ſe conſolera de mourir.

XC.

LE Lettré qui s'eſt appliqué à la philoſophie, & qui rougit de porter un mauvais habit, de prendre un

mauvais repas, ne mérite pas que vous parliez avec lui de philoſophie.

XCI.

Le vrai ſage n'eſt pas déterminé à agir ou à ne point agir : c'eſt la convenance des choſes qui le conduit.

XCII.

La vertu occupe tout l'eſprit du ſage ; & l'intérêt, tout celui du méchant.

XCIII.

Le Philoſophe eſt habile à diſcerner ce qui s'accorde avec la vertu ; & le méchant, ce qui s'accorde avec ſes avantages.

XCIV.

Je compare celui qui néglige les connoiſſances les plus néceſſaires, à un homme qui reſteroit le viſage

appuyé contre un mur, ne pouvant avancer d'un ſeul pas, ni rien voir autour de lui.

XCV.

QUE faire de l'homme qui ne demande jamais le principe & la raiſon des choſes?

XCVI.

LE Sage eſt lent dans ſes diſcours, & prompt dans ſes œuvres.

XCVII.

A QUOI ſert la grande facilité de parler? Accabler les autres de ſon éloquence, c'eſt ſe faire des ennemis.

XCVIII.

DANS les premiers âges de ma vie, quand j'entendois parler les hommes, je croyois qu'ils agiſſoient de même. J'ai reconnu que

je me trompois. J'écoute encore à préſent; mais j'examine ſi les actions répondent aux paroles.

XCIX.

UN Magiſtrat qui, dans ſa conduite, ne fut pas toujours au-deſsus du reproche, a obtenu, même après ſa mort, un titre honorable. C'eſt qu'il aimoit l'étude, c'eſt qu'il ſe plaiſoit à s'inſtruire, c'eſt qu'il ne mépriſoit pas les Magiſtrats inférieurs, c'eſt enfin qu'il daignoit même conſulter les gens du peuple. Tant de modeſtie lui a mérité des honneurs qui le ſuivent encore dans le tombeau.

C.

IL faut avoir pour ſes anciens amis les mêmes égards que dans l'amitié commençante.

CI.

RÉFLÉCHISSEZ d'abord ſur ce que vous voulez entreprendre, peſez mûrement les choſes, examinez-les plus d'une fois. Après cela, ne tardez pas davantage. Pourquoi perdre le temps à délibérer, quand il faut agir ? Vous allez, par trop de prudence, pécher contre la prudence même.

CII.

DANS les méchants, haïſsez le crime. Mais, s'ils reviennent à la vertu, recevez-les dans votre ſein comme s'ils n'avoient jamais fait de fautes.

CIII.

A-T-ON de la candeur, quand on tire à soi la reconnoiſsance du bien qu'ont fait les autres ? Un

homme veut emprunter du vinaigre à ſon ami : cet ami n'en a pas ; mais, au lieu de l'avouer ingénument, il court en demander à ſon voiſin, & le donne. Eſt-ce là un homme droit & ſincere ?

CIV.

ROUGISSEZ de ces paroles étudiées par leſquelles on charme les oreilles, de ce ſourire gracieux & trompeur par lequel on flatte celui qu'on veut gagner, de ces politeſses exceſſives par leſquelles on cherche à capter la bienveillance. C'eſt l'art des hommes légers & perfides, qui diſent tout ce qu'ils veulent, & ne diſent rien pour la vérité.

CV.

LA ſociété ne demande que de la candeur & de la bonne foi ; il eſt

honteux de careſser ceux qu'on hait ou qu'on mépriſe.

CVI.

QUE les vieillards ſe repoſent en paix, qu'on prenne de leurs dernieres années des soins reſpectueux; que la cordialité regne entre les amis, entre les égaux; qu'on traite avec douceur, avec condeſcendance la tendre jeuneſse qui n'a pas encore acquis toutes ſes forces : c'eſt le vœu du genre humain; c'eſt le mien.

CVII.

O HONTE de ce ſiecle! où trouver un homme qui ſoit pour lui-même un cenſeur sévere, un témoin, un accuſateur, un juge; qui reconnoiſse ſa faute, s'appelle lui-même au tribunal de ſa conſcience, s'avoue coupable, & ſe puniſse?

CVIII.

L'HOMME prudent & juſte donne à l'indigent, & n'ajoute pas à la fortune du riche.

CIX.

NE refuſez pas les largeſses du Prince. Si elles sont inutiles à votre famille, recevez-les pour les diſtribuer aux malheureux.

CX.

LA ſageſse & la probité du pere ne peuvent couvrir la ſottiſe & la méchanceté du fils. La folie & la mauvaiſe conduite du pere ne peuvent juſtement obſcurcir les vertus du fils, ni l'éloigner des honneurs.

CXI.

QUE mon diſciple Hoei eſt ſage! Un peu de riz bouilli fait ſa nour-

riture, une taſse d'eau le déſaltere, un coin de la place eſt ſon gîte. Homme vulgaire, ſa vie te paroît miſérable ; mais elle ne lui fait rien perdre de ſa gaieté.

CXII.

CELUI que les forces abandonnent s'arrête au milieu de la route : mais il ne faut pas ſe croire lâchement au terme, avant de commencer à marcher.

CXIII.

QUAND on veut pénétrer dans une maiſon, on y entre par la porte. Pourquoi ne pas faire de même dans tout ce que nous entreprenons ? Pourquoi ne pas obſerver les convenances, & ne pas tendre, par le vrai chemin, au terme que nous nous ſommes proposé ?

CXIV.

LE naturel abandonné à lui-même, & qui n'a rien reçu de l'art, a quelque chofe de brut & de ruftique : l'art trop recherché, qui l'emporte fur le naturel, lui donne quelque chofe d'affecté. Mais fi l'ornement & la culture extérieure fe joignent avec une fage économie à la candeur de la nature; fi, fans excès, fans défaut, ils fe balancent avec une agréable variété, il en réfulte la perfection de l'homme poli. C'eft ainfi que, dans le corps, la beauté n'eft autre chofe que l'élégante & jufte proportion des formes jointe à l'aimable vivacité du coloris.

CXV.

CEUX qui connoiffent la vertu,

& qui ſavent combien elle mérite d'être aimée, ne sont pas comparables à ceux qui l'aiment, qui la recherchent, qui la pourſuivent. Mais ces amants de la vertu n'égalent pas encore ceux qui jouiſsent déjà de cet objet ſi juſtement aimé.

CXVI.

POURRONS-NOUS appeller quarrée une figure qui ne sera pas terminée par quatre angles égaux ? De même auſſi, le Roi qui n'aura pas les qualités d'un Roi, l'homme qui n'aura pas les qualités de l'homme, méritera-t-il le nom de Roi, méritera-t-il le nom d'homme ?

CXVII.

ENTRE ceux qui sont appellés aux grands emplois, combien peu sont capables de s'occuper ſans dé-

lai, ſans négligence, ſans tiédeur, du soin de l'État ; de ſe dépouiller ſans plainte & ſans chagrin de leurs dignités, & de retourner gaiement à leur maiſon, pour y rentrer dans les fonctions obſcures de la vie privée !

CXVIII.

Je me nourris des mets les plus communs ; mon coude, replié sous ma tête, me ſert d'oreiller quand le ſommeil me preſse ; & je puis aſſurer que, dans cette vie ſi dure, le Philoſophe sait trouver des plaiſirs : car la vertu a ſes délices au milieu des ſouffrances.

CXIX.

Il eſt trois choſes dont je parle rarement, & toujours en peu de mots : des prodiges ; des affaires

publiques ; & des esprits célestes, dont la nature & les attributs sont tellement au-dessus de notre intelligence, que nous sommes incapables d'en parler dignement.

CXX.

QUE deux hommes seulement soient avec moi, je saurai bien trouver entre eux un maître, & peut-être tous deux me donneront-ils des leçons. Si l'un est bon, & l'autre méchant, je suivrai les vertus du premier : j'observerai en silence les vices du second, je me sonderai moi-même ; &, si je me trouve infecté de quelqu'un de ces vices, je me corrigerai.

CXXI.

IL est trois choses que le Sage doit révérer ; les loix de la nature,

les grands hommes, & les paroles des gens de bien.

CXXII.

SI, privé de lumieres & vuide de vertus, on veut affecter la ſcience & la ſageſse ; ſi, dans une fortune médiocre, on veut étaler de la magnificence : on en impoſera peut-être quelque temps ; mais il faudra ſe donner bien de la peine pour ſoutenir l'impoſture ; & la fraude ne tardera pas à ſe manifeſter.

CXXIII.

LA vertu eſt-elle donc loin de nous ? Si je la cherche, elle vient à moi d'elle-même. Ce n'eſt pas au-dehors qu'il faut la chercher : elle naît avec nous.

CXXIV.

L'HOMME honnête eſt toujours

paîsible, égal & tranquille. Toujours le méchant vit dans le trouble; & des douleurs secretes dévorent son cœur.

CXXV.

Si le Magistrat rend à ses parents les devoirs que lui prescrit la Nature; les Sujets, à son exemple, se disputeront à qui observera mieux la vertu. S'il accueille les hommes que leur âge ou leur mérite rend respectables; le peuple respectera les Sages & les Vieillards.

CXXVI.

Sage Magistrat, préférez les fonctions de conciliateur à celles de juge. Je puis bien, comme un autre, entendre & juger les plaideurs; cela n'est pas difficile. Mais accorder les hommes entre eux, prévenir entre

eux les procès & les haines ; voilà ce qui est difficile & glorieux.

CXXVII.

L'OISEAU, près de mourir, n'a plus qu'une voix lugubre & gémissante : mais c'est au lit de mort que l'homme fait sur-tout entendre la voix de la vérité.

CXXVIII.

RECOMMANDEZ au peuple l'observation des loix, & non l'étude des sciences.

CXXIX.

L'HOMME confiant & robuste, qui hait la pauvreté, troublera facilement la tranquillité publique.

CXXX.

LE méchant est digne de haine : mais, s'il s'apperçoit qu'il est haï, il devient encore plus dangereux.

CXXXI.

Vous avez de grandes qualités, des talents rares; mais vous cherchez à nous en imposer par votre faste, vous nous insultez par votre orgueil, vous portez envie à la gloire des autres : tout votre mérite n'est pas digne d'attacher un instant nos regards.

CXXXII.

Si la vertu regne dans l'Empire, si les loix y sont observées, le Sage se montre. S'il voit la vertu méprisée, méconnue, il se cache dans la retraite.

CXXXIII.

Quand la vertu est respectée, quand les loix sont en vigueur, il est honteux de languir dans le repos de la vie privée, & de fuir les hom-

rieurs & la fortune : quand la vertu fuit, & que les loix se taisent, c'est un opprobre de se conformer aux temps, & de rechercher les richesses & les grandeurs.

CXXXIV.

QUE faire de celui qui aime la gloire, qui s'aime lui-même, & qui n'a pas de droiture ? de celui qui, sans intelligence, est vif & entreprenant ? de celui qui, propre aux affaires, ne connoît pas la sincérité ?

CXXXV.

APPRENEZ, comme si vous saviez encore peu de chose. Craignez bien de perdre ce que vous avez appris.

CXXXVI.

QUE peut-on reprendre dans l'Empereur Yu ? Econome, sobre

& frugal dans ſes repas, mais en même temps libéral & magnifique, il vivoit durement lui-même, & faiſoit vivre le pauvre. Simple & modeſte dans ſes vêtements ordinaires, il étaloit une pompe impoſante, lorſque, dans les cérémonies ſacrées, il revêtoit les habits ſacerdotaux. Son palais étoit humble & ſans faſte; mais il n'épargnoit ni les tréſors, ni les travaux, dans l'utile conſtruction des canaux, des réſervoirs, des aqueducs.

CXXXVII.

On portoit autrefois des chapeaux tiſsus du chanvre le plus fin; on les porte à préſent de ſoie. J'abandonne volontiers, dans ces choſes indifférentes, la reſpectable antiquité, & je me conforme à l'uſage.

CXXXVIII.

NÉ dans une condition obſcure, élevé dans l'humiliation, j'ai eu pour maître le malheur; & il m'a beaucoup appris.

CXXXIX.

JE n'ai vu perſonne qui fût auſſi flatté de la beauté de la vertu, que des graces & de l'élégance d'un beau corps.

CXL.

LA conſtance peut avancer lentement; mais elle n'interrompt jamais l'ouvrage qu'elle a commencé, & produit enfin de grandes choſes. Apportez chaque jour une corbeille de terre, & vous ferez enfin une montagne.

CXLI.

SOUVENT on voit s'élever de

terre une herbe tendre, qui ne donnera jamais de fleurs : on voit ſouvent briller des fleurs, qui ne donneront jamais de fruits.

CXLII.

LES enfants & les jeunes gens méritent de notre part une sorte de vénération : ſavons-nous ce qu'ils doivent devenir, & s'ils ne vaudront pas un jour mieux que nous ? Mais l'homme de quarante à cinquante ans qui n'a rien fait encore pour la gloire, ne mérite, quel qu'il soit, la vénération de perſonne. C'en eſt fait de lui.

CXLIII.

TOUT homme peut écouter, ſinon avec joie, du moins avec tranquillité, des remontrances même un peu séveres : mais le grand point

eſt d'en profiter, & de ſe corriger. Tout homme reçoit avec plaiſir des conſeils adroits & donnés avec douceur : mais il faut encore en conſerver la mémoire, en peſer l'importance, & les ſuivre.

CXLIV.

SE plaire à recevoir des avis, & les négliger, c'eſt ne pas ſe nourrir des mets dont on aime la saveur.

CXLV.

COMMENT me comporter avec l'homme qui écoute reſpectueuſement mes exhortations, & qui n'y conforme pas ſa conduite ? Je l'abandonne. Je ne ferois avec lui que perdre mon temps, & lui faire perdre le ſien.

CXLVI.

ON peut enlever & réduire en

ſervitude un Général vaillamment défendu par une armée entiere : on ne peut ôter au plus foible des hommes la liberté de ſa pensée.

CXLVII.

ÊTRE vêtu d'une robe déchirée & groſſiere, & ne pas rougir devant ſon ami couvert des plus riches étoffes ; c'eſt un courage bien rare.

CXLVIII.

A QUOI ne sera pas propre celui qui ne connoît ni l'envie ni la cupidité ?

CXLIX.

C'EST dans la mauvaiſe ſaiſon qu'on apperçoit que les pins & les cyprès ne perdent pas leurs feuilles.

CL.

COMME cet oiſeau ſauvage, que je vois ſur le ſommet de la mon-

tagne, connoît bien le moment où il doit prendre ſon vol, le moment où il doit ſe repoſer! C'eſt qu'il n'a d'autre maître que la nature.

CLI.

CEUX qui apportent en naiſsant un cœur honnête, peuvent ne pas ſe traîner laborieuſement ſur les pas des hommes vertueux, & ſe contenter de leurs richeſses natives : mais les diſpoſitions naturelles ne conduiront jamais ſeules juſques dans le ſanctuaire de la ſageſse.

CLII.

SI vous entendez un homme diſcourir diſertement de la vertu; s'il appuie ſes diſcours des raiſonnements les plus ſolides; ſi ſes auditeurs charmés croient que cet homme eſt tel que l'indiquent ſes

diſcours : ne vous hâtez pas encore de prononcer que cet homme nourrit une ſolide vertu dans ſon cœur.

CLIII.

CELUI qui poſsede la vertu parlera toujours aſsez bien pour la recommander aux autres : mais celui qui parle bien de la vertu ne la poſsede pas toujours.

CLIV.

QUE celui qui veut ſe vaincre soi-même ne regarde rien qui soit contraire à la raiſon, n'écoute rien qui choque la raiſon, ne prononce aucune parole qui bleſse la raiſon, ne ſe livre à aucun mouvement du corps dont la raiſon ſoit offensée.

CLV.

IL eſt difficile de bien faire : sera-

t-il donc facile de bien parler à la hâte & ſans réflexion ?

CLVI.

Il faut, pour qu'un empire ſoit floriſsant, que les vivres s'y trouvent en abondance; que les troupes ſoient aſsez nombreuſes pour le défendre; que la fidélité des Sujets réponde aux bienfaits du Monarque.

Mais faut-il abſolument renoncer à l'un de ces avantages ? je licencie les ſoldats. La fidélité saura bien armer les Sujets en faveur de leur Prince; & la concorde qui les unit, l'amour qui les attache l'un à l'autre, ſauront les rendre invincibles.

CLVII.

Le Sage perfectionne, ou plutôt

il crée les vertus des autres. Il ſoutient la foibleſse, il encourage la timidité, il modere ceux qui s'emportent dans leur courſe, il preſse ceux qui s'avancent avec trop de lenteur. Princes, choiſiſsez des Sages pour Miniſtres.

CLVIII.

MAGISTRAT, tu te plains du brigandage du peuple! Sois ennemi toi-même de la cupidité; & quand tu exciterois le peuple à la rapine par l'eſpoir des récompenſes, il refuſeroit de s'y livrer.

La cupidité ſeule conduit le peuple au crime; mais elle n'eſt excitée en lui que par l'avarice & la cupidité de ſes chefs. Que ceux-ci ſoient incorruptibles, la honte ſuffira pour retenir les sujets.

CLIX.

FAIRE parler de soi la renommée, c'eſt être célebre ; mais ce n'eſt pas être illuſtre. L'homme ſolide, droit & ſincere, qui meſure ſes diſcours & ceux des autres, qui aime ſes devoirs & ne s'écarte jamais de l'équité, qui obſerve le viſage & les yeux de ceux qui lui parlent, & n'adopte pas leur ſentiment ſans réflexion : tel eſt l'homme que j'appelle illuſtre, s'il eſt à la tête des affaires ; que j'appelle encore illuſtre, s'il ſe renferme dans les ſimples devoirs de ſa famille.

CLX.

ACCUMULEZ toujours en vous de nouvelles vertus, ne vous contentez jamais de celles que déjà vous avez acquiſes, &, dans cette

recherche laborieuſe, ne penſez pas aux avantages que vous en pourrez recueillir.

CLXI.

SE déclarer une guerre opiniâtre, combattre ſes défauts nuit & jour, ne ſe pas oublier soi-même pour rechercher oiſivement & témérairement les défauts des autres ; voilà ce que j'appelle habiter en effet avec soi ; voilà ce que j'appelle en effet ſe corriger.

CLXII.

CHÉRIR les hommes, les renfermer tous, en quelque sorte, dans ſon ſein ; telle eſt la véritable piété : les connoître ; telle eſt la véritable prudence.

CLXIII.

MAIS s'il faut aimer tous les

hommes, me demandera-t-on, que sert de les connoître & de discerner les bons des méchants ? Aimez tous les hommes, ô vous qui leur commandez : mais n'élevez aux honneurs que les hommes honnêtes ; qu'eux seuls soient accueillis ; que les méchants soient négligés : vous verrez bientôt ceux-ci devenir vertueux.

CLXIV.

LE Sage se fait des amis par sa sagesse. Ces amis l'aident à leur tour, & lui rendent plus facile le chemin de la perfection.

CLXV.

AVERTISSEZ avec douceur votre ami qui s'égare, remettez-le dans la bonne route dont il s'est écarté. Mais, si vos soins sont inu-

tiles, si lui-même s'obstine à sa perte, abandonnez-le, & ne vous rendez pas ridicule par une vaine importunité.

CLXVI.

PARDONNEZ, ou plutôt dissimulez les petites fautes : élevez aux honneurs publics & aux grands emplois des hommes d'une sagesse éprouvée. N'en connoissez-vous qu'un seul ? élevez toujours celui-là ; il vous en fera bientôt connoître d'autres.

CLXVII.

QU'UN homme se soit desséché par des études opiniâtres, s'il n'en est pas plus propre aux affaires, il n'a fait que se consumer par un travail superflu.

CLXVIII.

LES anciens ont dit : Qu'un Prince vertueux gouverne par lui-même ; que ses successeurs lui ressemblent : ils pourront, en moins d'un siecle, ramener les méchants à la vertu, adoucir les hommes cruels, contenir les sujets par l'amour, & rendre la rigueur inutile. Que cette maxime des anciens est sensée !

CLXIX.

UN Souverain qui lui-même cultive la vertu aura-t-il de la peine à choisir des magistrats vertueux ? Mais, s'il néglige la vertu, comment la fera-t-il suivre aux autres ?

CLXX.

UN Prince bien persuadé qu'il est difficile de régner ne s'endormira

pas sur le trône, & donnera tous ſes soins à mériter, à ſe conſerver l'amour de ſes sujets. En ce peu de mots eſt renfermé le devoir d'un Roi.

CLXXI.

Je ne deſire pas de régner, dit le proverbe : mais, ſi j'étois Roi, je voudrois qu'on obſervât les loix. Ce proverbe eſt plein de ſens. Si les loix sont bonnes, ſi elles s'accordent avec l'équité, & que perſonne n'oſe les enfreindre, la nation ne sera-t-elle pas heureuſe ? Mais ſi les loix sont vicieuſes, ſi elles répugnent à la juſtice, ſi elles contrarient les avantages des sujets, & que perſonne ne s'y oppoſe, ſi perſonne n'oſe éclairer le ſouverain, vous voyez l'État pencher

vers ſa ruine. Ne pas s'oppoſer au mal, voilà la perte des Empires : ne pas s'oppoſer au bien, voilà leur appui.

CLXXII.

GOUVERNEZ de maniere que ceux qui sont près de vous vivent heureux, que ceux qui en sont éloignés viennent ſe ſoumettre à vos loix.

CLXXIII.

ÉVITEZ deux choſes, ſi vous voulez bien gouverner : de vous hâter imprudemment, & de donner trop d'attention à des avantages de peu d'importance. En vous hâtant trop, vous verrez mal les inconvénients que le temps ſeul fait connoître : en vous attachant à de petits avantages, il ne vous reſtera plus

aſsez d'attention pour les grandes choſes.

CLXXIV.

Je place aux premiers rangs de la ſociété les hommes qui, dans les grands emplois, répondant à l'eſpoir de la nation & à la confiance du Souverain, ont horreur de l'apparence même de la baſseſse & de l'iniquité.

Je mets au second rang ceux qui méritent l'eſtime de leurs proches & de leurs égaux.

Je donne enfin la troiſieme place à ces hommes honnêtes qui, contents dans leur obſcurité, ſe livrent uniquement aux occupations qui leur sont propres, & mettent tous leurs soins à s'en bien acquitter. Leur eſprit eſt borné, je le veux;

leurs talents sont ordinaires, j'y consens : mais ils ne nuisent à personne, & se donnant tout entiers à ce qui leur convient, ils ne sont pas indignes d'éloges.

CLXXV.

Ne vous hâtez pas d'approuver l'homme qui est aimé du peuple, ni de condamner celui qui en est haï : mais je regarderai comme un sage celui qui est aimé des bons & haï des méchants.

CLXXVI.

Il est facile au sage de bien servir; il lui est moins aisé de plaire. Il se montre trop difficile, il condamne trop ouvertement les plaisirs qui ne s'accordent point avec la raison & l'honnêteté. L'homme sans mérite sert mal, mais il sait plaire.

CLXXVII.

LE sage jouit de la plus profonde paix; mais il ne connoît pas les vains plaisirs de l'orgueil. L'insensé s'applaudit à lui-même; mais il ne connoît point la paix de l'ame, parce-qu'il ne connoît pas la vertu.

CLXXVIII.

SI les loix sont en vigueur sous l'autorité d'un Prince juste, parlez avec confiance, avec courage; agissez avec courage, avec confiance. Si les loix sont languissantes & l'autorité du Prince méconnue, agissez avec la même confiance, avec le même courage; mais ayez plus de retenue dans vos discours : vous aigririez le mal, au lieu d'y remédier.

CLXXIX.

CELUI qui possede la véritable

intégrité ne peut manquer du courage d'eſprit : mais on peut avoir ce courage, & n'avoir pas l'intégrité.

CLXXX.

LE sage peut quelquefois manquer aux loix de la parfaite vertu : elles sont toujours au-deſsus des forces du méchant.

CLXXXI.

NE trompez pas le Prince ; oſez l'éclairer quand il ſe trompe lui-même.

CLXXXII.

CELUI qui aime peut-il paſser des fautes graves à l'objet aimé ? Le miniſtre fidele peut-il ne pas avertir ſon maître de ſes devoirs ?

CLXXXIII.

QUAND le Prince oublie ſes obligations, l'État peut ſe ſoutenir

encore, si le ministre est capable & vertueux.

CLXXXIV.

Une grande pauvreté d'actions se trouve souvent jointe à la plus brillante richesse de paroles.

CLXXXV.

Les anciens étudioient pour eux-mêmes ; ils cultivoient les sciences pour parvenir à la sagesse : on étudie à présent pour briller aux yeux des autres, & pour mériter des honneurs, des richesses, & de vains applaudissements.

CLXXXVI.

Le sage rougit lui-même de ses paroles quand elles surpassent ses actions.

CLXXXVII.

Je n'ai pas assez de loisir pour

les choſes qui m'intéreſsent : en aurai-je donc aſsez pour rechercher la vie des autres ?

CLXXXVIII.

ON me reproche de courir de royaume en royaume, de prêcher par-tout ma doctrine, de capter les applaudiſsements de la multitude, & de mendier peut-être des dignités. Non, je ne fais point commerce de paroles vaines : mais je condamne, mais je hais celui qui, n'aimant que lui ſeul, ſe cache dans les calamités publiques, & n'oſe même penſer à faire revivre les loix, à ranimer les mœurs, à retirer les hommes de la dépravation.

CLXXXIX.

IL eſt d'une grande ame de repouſser les injures par les bienfaits.

CXC.

IL peut ſe trouver un homme qui mérite que vous lui adreſſiez la parole, & qui sera perdu ſi vous ne lui parlez pas. Il exiſte des gens qui ne méritent pas même que vous leur parliez : ſi vous converſez avec eux, vos paroles seront perdues. L'homme prudent ſe garde bien de perdre un homme, & sait ne pas perdre ſes diſcours.

CXCI.

L'HOMME d'une grande ame & ſolidement vertueux ne demande point à vivre au détriment de ſa vertu : il prodigue même ſa vie, pour mettre à ſa vertu le dernier ſceau.

CXCII.

CELUI qui ne médite pas de

loin les choſes trouvera bien près de lui la douleur.

CXCIII.

LE Philoſophe s'afflige de ſon inſuffiſance, & non de ſon obſcurité. Il s'afflige de tuer ſa vie, & de n'avoir rien fait encore qui mérite d'être célébré.

CXCIV.

LE sage ſe demande à lui-même la cauſe de ſes fautes : l'inſensé la demande aux autres.

CXCV.

LE Philoſophe garde la gravité ; mais il n'eſt pas dur & intraitable : il aime la ſociété ; mais il ne ſe laiſſe pas emporter dans le tourbillon.

CXCVI.

LE sage n'éleve pas un homme ſur la foi de ſes paroles ; mais il ne né-

glige les paroles de qui que ce ſoit.

CXCVII.

Les paroles fardées troublent la vertu : la moindre impatience trouble les plus grandes délibérations.

CXCVIII.

La véritable faute eſt de commettre des fautes & de ne ſe pas corriger.

CXCIX.

Que je paſſe les jours entiers ſans manger & les nuits entieres ſans dormir pour me livrer à la méditation, je ne produirai preſque aucun fruit. Ne vaut-il pas mieux, au lieu d'étudier ſans ceſſe, mettre en uſage ce qu'on a appris ?

CC.

Observez un grand homme dans les petites choſes ; vous ne

pourrez encore ſavoir ce qu'il fera dans les grandes. Obſervez dans les petites choſes un homme ordinaire ; vous verrez bien qu'il n'eſt capable de rien de grand.

CCI.

DANS l'exercice de la vertu, ne le cédez pas même à votre maître.

CCII.

IL eſt des amis utiles ; il en eſt qui sont bien pernicieux. On trouve de grandes reſsources dans l'ami droit & ſincere, dans l'ami fidele, & dans celui qui écoute volontiers. Rien n'eſt plus dangereux que l'ami qui trompe par un extérieur composé, l'ami lâche & flatteur, & l'ami babillard.

CCIII.

TROIS joies sont utiles, & trois

pernicieuſes. Il eſt utile de ſe réjouir de la pratique de ſes devoirs, du récit des bonnes actions, de l'amitié d'un grand nombre de sages. Il eſt pernicieux de mettre ſa joie dans l'orgueil & la vanité, dans la vie oiſive & licencieuſe, dans les feſtins & les voluptés.

CCIV.

Le sage eſt conſtant, & non pas opiniâtre.

CCV.

Un homme entêté eſt près du précipice, & on ne l'avertit pas, parcequ'on sait qu'il reçoit impatiemment les avis. Il tombe, & on ne le retient pas, parcequ'on sait que lui-même a voulu ſa chûte.

CCVI.

Un tigre s'échappe de ſa loge

& cauſe de grands déſaſtres : qui en accuſerez-vous ? n'eſt-ce pas celui qui devoit le garder ?

CCVII.

UN ſage Souverain ne s'afflige pas d'avoir trop peu de ſujets : il s'afflige ſi la juſtice n'eſt pas aſsez exactement rendue à tous. Il ne s'afflige pas de la pauvreté de ſes États : mais il s'afflige s'il n'y voit pas régner la concorde & la paix. Supprimez les dépenſes inutiles, le luxe immodéré ; rendez à chacun ce que preſcrit la juſtice : alors ſi les richeſſes ne sont pas également partagées, du moins ne verra-t-on pas de miſere.

CCVIII.

DANS l'Empire où les loix sont en vigueur, les Miniſtres n'exercent

pas une puiſsance abſolue. Le Monarque n'en jouit pas lui-même, puiſqu'il ſe ſoumet aux loix.

CCIX.

Si les loix sont juſtes & religieuſement obſervées, le peuple ne penſera pas même à ſe mêler des affaires publiques : car les sujets ſe ſoumettront d'eux-mêmes au gouvernement, quand ils le verront fondé ſur la raiſon.

CCX.

Courtisan, tu peux tomber dans trois fautes différentes. Si le Souverain parle ſans t'adreſser la parole, & que tu lui répondes, c'eſt précipitation. S'il t'adreſse la parole & que tu ne lui répondes pas, c'eſt ſotte taciturnité. Si tu lui parles ſans obſerver ſon viſage, c'eſt aveugle imprudence.

CCXI.

ON ne sait comment ſe conduire avec les femmelettes & les petites gens : jamais vous ne pouvez les contenter. Êtes-vous avec eux indulgent & facile : ils ſe familiariſent & vous manquent. Conſervez-vous un air d'autorité : ils ſe plaignent ; vous êtes hautain, impérieux, inhumain.

CCXII.

CONTEMPLEZ ce que les autres ont de bon, comme ſi vous n'étiez pas encore parvenu juſques là. Contemplez ce que les autres ont de mal, comme ſi vous touchiez du doigt de l'huile bouillante.

CCXIII.

DANS la vie privée, préparez-vous aux dignités publiques. Par-

venu aux grands emplois, mettez en pratique ce que vous aurez bien médité d'avance.

CCXIV.

Il faut obſerver neuf choſes pour ſuivre la ſageſse.

1°. Conſidérez sous toutes les faces, obſervez & cherchez à bien connoître, ce qui s'offre à vos regards.

2°. Pénétrez bien le vrai ſens de ce que vous entendez.

3°. Conſervez un front ſerein & tranquille : rien ne vous conciliera plus puiſsamment les cœurs.

4°. Témoignez par votre maintien de juſtes égards à ceux avec qui vous vous trouvez.

5°. Quand vous agiſsez, donnez tous vos soins à ce que vous faites.

6°. Quand vous parlez, ſoyez ſincere & vrai : que votre langue soit l'interprete fidele de votre cœur.

7°. Dans les conjonctures embarraſsantes, examinez bien qui vous devez ſur-tout conſulter.

8°. Dans la colere, repréſentez-vous fortement les suites funeſtes de la vengeance.

9°. Dans les moyens de vous enrichir, penſez toujours à la juſtice.

CCXV.

L'AMI de la vertu doit ſe garder de trois choſes : de l'amour dans la jeuneſse, lorſque ſon ſang & ſes eſprits ont toute leur impétuoſité; des querelles dans l'âge mûr, lorſque ſon corps a reçu toutes ſes for-

ces; de la cupidité dans la vieillesse, lorsque ses forces s'énervent, & que ses esprits sont languissants.

CCXVI.

QUAND l'homme honnête voit un homme vertueux, il cherche à se conformer à ce modele : il sait même profiter du spectacle du méchant, en cherchant s'il n'a pas avec lui quelque ressemblance.

CCXVII.

CES gens qui ont l'extérieur de la vertu, sans la porter dans leurs cœurs, ressemblent à ces coquins qui volent la nuit & paroissent fort honnêtes gens le jour.

CCXVIII.

IL est des tempéraments à garder, même avec la vertu. Celui qui veut aimer tous les hommes, & qui ne

connoît pas les bornes qu'il faut donner à cet amour, se laissera emporter à une aveugle impétuosité de bienveillance, & répandra des bienfaits sans discernement & sans mesure. Celui qui se pique de prudence, & qui néglige de consulter, flottera dans une éternelle incertitude. L'ami de la bonne foi, de la sincérité, qui ne voudra pas circonscrire cette vertu dans de justes limites, & qui n'aura pas d'égards pour les circonstances, offensera sans nécessité, & se nuira souvent à lui-même & aux autres. Avec la candeur, & la haine de toute dissimulation, on peut, si l'on n'est point éclairé, se jetter, par sa propre simplicité ou par des ruses étrangeres, dans mille embarras dont on

ne ſe retirera que bien difficilement. Le courage aveugle conduit à l'inſolence, à la brouillonnerie, à la rebellion. La fermeté, ſi elle n'eſt pas modérée ſagement, dégénere en folle opiniâtreté.

CCXIX.

LE Prince King-koung avoit mille attelages de quatre chevaux : il eſt mort ; & le peuple n'a pas trouvé en lui une vertu.

CCXX.

ÉCOUTER en courant les préceptes de la vertu, en parler en courant à ſon tour, les recevoir par les oreilles & les rendre par la bouche, s'embarraſser fort peu de ſe les appliquer ou d'en pénétrer les autres ; c'eſt marquer pour la vertu le plus coupable mépris.

CCXXI.

La justice, & non la valeur, mérite la première place.

CCXXII.

Des hommes abjects & vils pourront-ils, même avec des talents, servir le Prince & la patrie ? Non, sans doute. Tant qu'ils ne sont pas élevés aux emplois, ils ne pensent qu'à les obtenir : quand ils y sont élevés, ils ne pensent qu'à ne les pas perdre. Il n'est rien dont ils ne soient capables pour y parvenir ou pour les conserver : ils ne craindront ni la honte ni le crime.

CCXXIII.

Le sage veut bien mériter de tous les hommes ; il n'est cependant pas inaccessible à la haine. Il hait ceux qui divulguent les défauts des au-



tres. Il hait des hommes vils qui, dans leur baſseſse, oſent juger impudemment les chefs de la nation, les condamner & murmurer contre eux. Il hait ces bravaches qui, fiers de leur courage, ne connoiſsent pas de frein. Il hait cette eſpece d'hommes qui ſe complaiſent ſottement à eux-mêmes, qui tiennent à leur propre ſentiment, obſtinés, opiniâtres, prêts à tout entreprendre, & ne conſultant jamais la raiſon.

CCXXIV.

UN pere eſt pour ſes enfants ce qu'eſt le Ciel même pour les choſes créées.

CCXXV.

LA perfection de l'amour filial eſt de ſuivre la vertu pour ne pas faire rougir ſon pere, & d'acquérir

un grand nom pour faire rejaillir sur lui quelques rayons de sa propre gloire.

CCXXVI.

Je hais la bouche dangereusement éloquente, habile dans l'art de feindre & de flatter. Elle souille les palais des Rois ; elle pervertit les plus illustres familles.

CCXXVII.

Que vos discours soient intelligibles ; & que cela vous suffise.

CCXXVIII.

Comment parle le Ciel ? quelle voix emprunte-t-il pour nous instruire ? Les saisons achevent leur cours ; tout naît, tout se renouvelle. C'est par ce silence éloquent qu'elles annoncent ce principe secret dans lequel tout est mu.

CCXXIX.

Es-TU ſeul : obſerve la modeſtie. Fréquentes-tu les hommes : conſerve bien la candeur.

CCXXX.

QUELQUE choſe de malhonnête s'offre-t-il à tes yeux ; ne le vois pas : frappe-t-il ton oreille ; ne l'entends pas : ſe préſente-t-il à ta bouche ; tais-toi.

FIN.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux LES PENSÉES MORALES DE CONFUCIUS, recueillies & traduites par M. LEVESQUE; & je crois qu'on peut permettre l'impreſſion de cette partie intéreſsante de la Morale des Anciens, dont la collection devient, sous la plume d'Écrivains célebres, une nouvelle richeſse pour la République des Lettres.

A Paris, ce 11 Décembre 1781.

GUYOT.





